This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

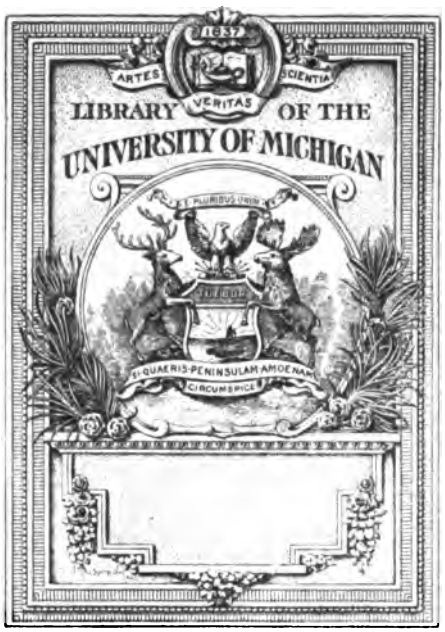
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

8e Année. — 216. 1er Juin 1912

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Copyright by Henry Bernstein, 1912.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — *Abonnement annuel :* France, 36 francs; Etranger, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

L'Assaut, au théâtre du Gymnase.

Depuis *la Rafale*, il y a environ sept ans, M. Henry Bernstein n'avait plus donné de pièce nouvelle au Gymnase ; il y a fait sa rentrée, grâce à *l'Assaut*, avec un succès qui, pour être de l'aveu de la plupart des critiques, d'une qualité différente, et sans doute plus rare, est non moins éclatant.

Tous les critiques ont même insisté particulièrement sur la valeur nouvelle de ce succès et sur la grave et profonde évolution du génie dramatique de l'auteur qui était attestée par une telle œuvre.

Ainsi M. Adolphe Brisson expose, dans le *Temps*, quelle étape *l'Assaut* marque dans la carrière de M. Henry Bernstein :

« Cette pièce est d'une autre qualité, d'une autre « essence » que ses ouvrages antérieurs ; une autre atmosphère l'enveloppe, une autre impression en émane ; elle témoigne d'un nouvel effort, peut-être d'une inquiétude nouvelle ; il semble en tout cas qu'une nouvelle orientation s'y dessine, attestée par un certain souci de noblesse morale et comme par une soif d'élévation ; elle exalte l'amour, mais l'amour chaste, dépouillé de toute frénésie sensuelle, réduit au seul sentiment, capable d'immolation ; elle exalte le scrupule et l'idée de sacrifice ; elle exprime des vérités réconfortantes, offre au spectateur des tableaux consolants. L'auteur ne nie plus et s'attache à souligner les bons instincts de l'homme ; il n'étale plus, avec une sorte d'ostentation perverse, ses défaillances, et, s'il les excuse, il veut du moins qu'elles soient punies et que le coupable se juge tel et qu'il se condamne, et qu'il s'inflige une expiation. Le héros du drame a un passé d'aventurier ; il a une tare ; mais cette faute initiale, chez lui, tant de circonstances l'atténuent que ce n'est presque plus une faute ; d'ailleurs des années de travail, de probité, d'honneur, l'ont rachetée. Finie l'apothéose de la force brutale que le succès justifie ; finie la vision morne et complaisante des bassesses, des turpitudes humaines. Le dramaturge reste pessimiste ; il l'est à la façon d'Alceste, — généreusement. Il flétrit la trahison, la duplicité, l'hypocrisie. Il chérit la vertu. Qui l'eût cru ? Qui l'eût prédit ? M. Bernstein devient « idéaliste ». Notez qu'il aborde dans *l'Assaut* un sujet analogue à ses sujets préférés, qu'il y décrit une bataille aussi âpre, aussi farouche que celles de *la Rafale*, du *Voleur* ou de *la Griffe*, et qu'il y montre l'influence formidable de l'argent. Seulement il a soin, cette fois, de ne pas subordonner les affaires de cœur aux affaires d'intérêt, de ne pas les mélanger ; et c'est une première innovation. Ensuite, usant d'une méthode que son école, jadis, réprouvait, il ne supprime pas de parti pris les figures sympathiques ; il oppose à la meute des coquins le groupe uni et compact des braves gens. Il se rallie en somme aux règles du vieux théâtre. Il ne change pas de genre, il change de « point de vue ». Son œuvre est moins audacieuse, moins dure, moins originale, moins personnelle que les précédentes ; elle est plus saine, plus discrètement émouvante, plus délicate, plus agréable. Et comme il y déploie ses rares qualités professionnelles — il ne les a pas perdues — son sens du mouvement, du relief scénique, de la vie, elle devait nécessairement réussir. Le public l'a saluée d'applaudissements chaleureux. »

M. Abel Hermant juge, dans le *Journal*, que l'art de M. Bernstein s'est épuré subitement et atteint la simplicité, la sobriété classique :

« Son métier n'a jamais été plus sûr, ni moins apparent. *L'Assaut* est probablement la meilleure pièce de théâtre qu'il ait écrite, et c'est la moins « théâtre » au sens vil du terme. Elle n'est point artificielle. Elle n'est point frénétique, et elle est bien autrement forte que ses drames les plus brutaux de naguère. Elle est toute pénétrée de sensibilité, mais d'une sensibilité virile et discrète. Elle est humaine et proche de nous, et parfois elle s'élève très haut, touche à de graves questions de responsabilité, de conscience, qu'elle résout sans faiblesse, non sans pitié, selon l'intelligence et la justice. Qu'est-il donc arrivé à M. Bernstein ? Rien sans doute que de fort naturel : il a quelques mois de plus ; comme Sieyès pendant la Terreur, il a vécu. »

M. Gabriel Trarieux remarque, dans la *Revue*, qu'il y a, dans cette pièce, deux drames de caractères bien distincts : un drame d'intrigue et de politique, un drame de psychologie morale. Au total, une œuvre émouvante, humaine :

« Elle révèle, tout le monde l'a remarqué, une sensibilité plus sincère et plus vive que les précédentes du même auteur. Alors que ces dernières nous montraient uniquement les combats féroces de l'instinct, les tares de la bête humaine, celle-ci prétend nous offrir une donnée morale d'une incontestable grandeur... C'est donc un succès très grand, très vif, qui a été fait à *l'Assaut*, et, ma foi, il est mérité. »

M. Camille Le Senne, dans le *Siècle*, observe, à propos de cette pièce, que M. Henry Bernstein garde une marque caractéristique dans la production dramatique contemporaine et la réédite régulièrement avec une éclatante supériorité :

« Il est le maître du théâtre d'action presque entièrement dépouillé de ce qui n'est pas le mouvement, la vie, la progression ascendante ou plutôt l'ardent *processus* vers un dénouement que tous les personnages et le public lui-même finissent par invoquer comme une fin de hantise, comme une délivrance... Mais son triomphe d'homme de métier — le plus complet qu'il ait remporté depuis le jour déjà lointain du *Marché* — a trouvé cette fois un complément idéaliste d'une réelle grandeur. »

M. Nozière estime aussi, dans l'*Intransigeant*, que cette nouvelle pièce de M. Henry Bernstein se distingue de tout son théâtre par son équilibre et sa sérénité :

« Le héros n'est plus un forcené que la passion conduit aux actions les plus violentes. C'est un individu qui se défend contre des attaques injustes avec calme, avec méthode. Il ne cherche pas à briser ses ennemis, mais seulement à se mettre à l'abri de leur iniquité. Il n'est pas ivre de vengeance. Il veut seulement assurer sa tranquillité. Au dénouement, il renonce à la lutte ; il dépose les armes ; il préfère au combat l'amour ; il connaîtra les douceurs de la retraite auprès de la bien-aimée ; il cultivera son jardin, amour candide. Ce n'est point seulement par lassitude, mais par un scrupule de conscience qu'il s'impose l'oisiveté. Il ne se sent pas assez pur pour gouverner ses concitoyens. Il a une crise morale qui n'est pas indigne de personnages norvégiens. On voit qu'il y a quelque chose de changé dans l'esprit et le talent de M. Bernstein. Il s'est apaisé, il aperçoit des lumières nouvelles et, par une naturelle évolution, il a écrit une pièce que les jeunes filles peuvent applaudir. »

M. Guy Launay (Léon Blum) trouve que c'est mieux encore que *la Rafale* et que *le Voleur*, et il dit, dans le *Matin* :

« C'est, dans l'ensemble, une belle pièce de théâtre. M. Bernstein a retrouvé, dès qu'il y a fait appel, cet ascendant dramatique qui s'impose aux spectateurs avec une irrésistible vigueur. Une fois de plus, il a tenu la salle anxieuse et haletante sous sa main. Mais en même temps, dans sa manière, on distingue quelque chose de plus grave, de plus substantiel, de plus réellement fort. Il touche des vérités plus profondes ou plus délicates. Sa pensée a plus de poids ; ses formules ont plus de fermeté et plus de noblesse. L'accent rend un son plus personnel, plus lourdement humain. C'est en ce sens seulement que M. Bernstein pouvait et devait gagner sur lui-même. Et voilà une raison de plus d'applaudir au grand succès qui lui était dû. »

M. Robert de Flers déclare également, dans le *Figaro*, que le succès remporté par l'*Assaut* est tel que l'auteur du *Détour* et de *la Griffe* n'en avait pas encore connu de pareil :

« Jamais il ne nous a paru en aussi pleine possession des admirables dons scéniques auxquels nous devons quelques-unes des œuvres les plus notoires du théâtre contemporain. Le drame a toute la puissance et toute la vigueur de ses précédents ouvrages. Mais il s'embellit et s'attendrit d'une émotion plus intime et plus profonde. »

(Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture)

L'ASSAUT

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

HENRY BERNSTEIN

HENRY BERNSTEIN (CROQUIS PAR HENRY BATAILLE.)

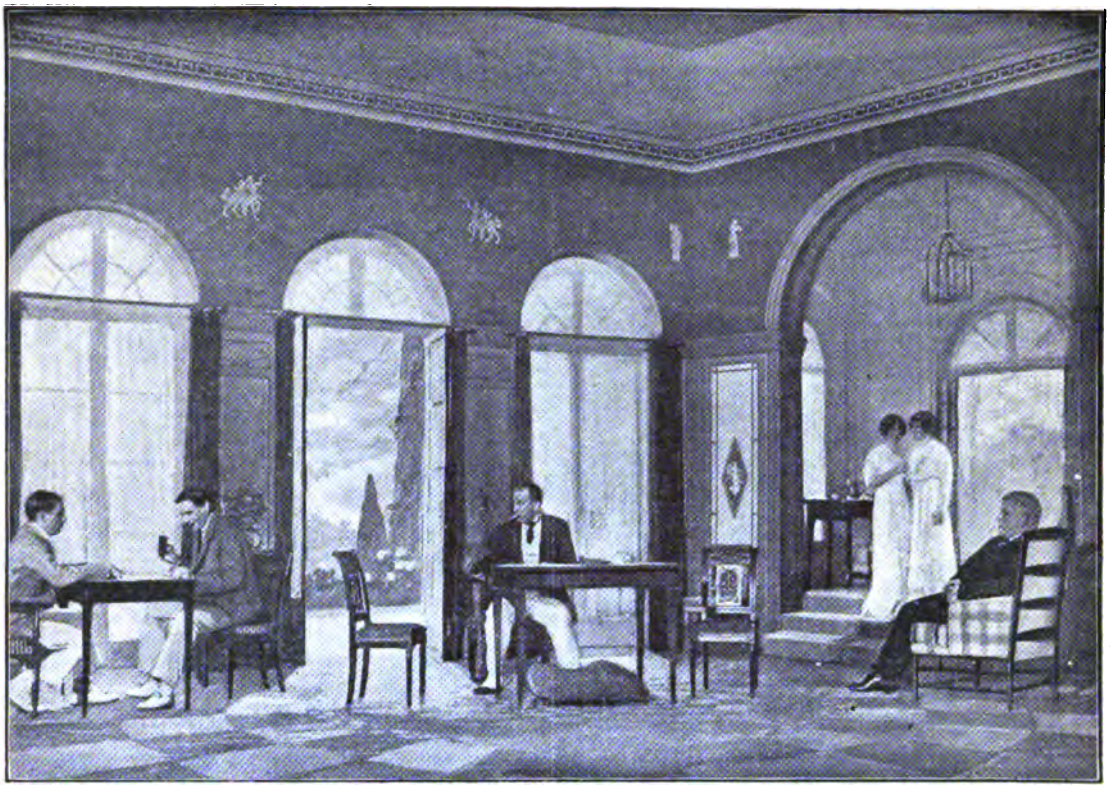
L'Assaut *a été représenté pour la première fois, le 2 février 1912, au théâtre du Gymnase.*

PHOTOGRAPHIES LARCHER

Copyright by Henry Bernstein, 1912.

PERSONNAGES

Alexandre Mérital	MM.	LUCIEN GUITRY.
Antonin Frépeau		SIGNORET.
Garancier		MOSNIER.
Daniel Mérital		VARGAS.
Julien Mérital		PUYLAGARDE.
Un Valet de chambre		BERTHAULT.
Renée de Rould	Mlles	MADELEINE LÉLY.
Georgette Mérital		JEANNE DESCLOS.



Julien. Daniel. Garancier. Renée et Georgette. Mérital.

Garancier : « ... *Chaque jour il nous vient les adhésions les plus diverses...* »

L'ASSAUT

ACTE PREMIER

A la campagne. Le grand salon d'une villa. Une pièce confortable et simple. A droite, deux portes. La première donne sur la bibliothèque, la seconde sur le vestibule. Au fond, deux portes-fenêtres. Le salon est de plain-pied avec un beau jardin. On aperçoit, au loin, la mer.

Scène première

MERITAL, DANIEL, JULIEN, GARANCIER, RENEE, GEORGETTE

C'est après le déjeuner. Les deux jeunes filles servent le café. On allume des cigares, des cigarettes. Le rideau se lève sur une conversation très animée.

GARANCIER. — Ah! non. Jamais de la vie!

JULIEN. — En avez-vous un autre à proposer?

GARANCIER. — Je l'appellerais... je l'appellerais plutôt le parti... le « Parti de l'accord nouveau ».

JULIEN. — Oh!

DANIEL, souriant. — Un peu littéraire!

GEORGETTE, qui, tenant une tasse de café, se dirige vers Garancier. — Accord nouveau... Moi, je trouve ça joli. Et les membres des accordeurs. Papa serait le grand accordeur!

DANIEL. — Mon petit Moineau, en dis-tu des bêtises!

GEORGETTE. — Pardon! (Présentant la tasse à Garancier.) Voilà... j'ai mis deux morceaux.

GARANCIER, au désespoir. — Mais non, Georgette! Jamais de sucre, jamais de sucre!

GEORGETTE. — Je n'en ai pas mis.

GARANCIER. — Elle est insupportable aujourd'hui... Merci. (Il a pris la tasse.) Accord n'est peut-être pas le terme qui convient... Contrat nouveau!... Justice nouvelle!...

DANIEL. — Le « Parti de la justice nouvelle! » C'est diablement compliqué...

GARANCIER. — Enfin, je crois qu'il faut chercher dans cette direction-là. En somme, Mérital, quelle est la grande innovation que tu proposes à ce pays? A côté de l'organisation judiciaire existante, l'établissement d'une justice spéciale qui évoquera à soi et qui tranchera souverainement tous les conflits entre le capital et le travail. Les tribunaux arbitraux seront composés de patrons et d'ouvriers, départagés par un magistrat. Et, au service des sentences, nous mettrons toutes les forces de contrainte dont un Etat dispose. Ainsi, finis les lock-out, finies les grèves, finie l'oppression de part ou d'autre, fini tout ce qui entrave la prospérité nationale! Voilà ce qu'il y a dans notre programme de plus fort et de plus éclatant, et, aussi, de plus rapidement applicable. Eh bien, je voudrais que le nom que vous allez donner à notre parti exprimât nettement cette réforme, cette réforme essentielle.

267924

DANIEL. — Pas commode!

GARANCIER. — Alors, gardons « unionistes »! Je vous assure que nous ne trouverons pas mieux.

JULIEN. — Allons donc!

GARANCIER. — Et surtout, « unioniste » est adopté par le public, qui ne s'en déshabituera pas facilement.

DANIEL. — Quant à cela, mon cher Garancier, je voudrais parier qu'en moins de huit jours...

Pendant cette discussion, Georgette a, petit à petit, gagné la porte du vestibule, et elle est sortie après avoir informé Renée, par signes non équivoques, qu'elle ne s'amusait pas.

GARANCIER. — Enfin, je ne comprends pas votre répugnance soudaine!

DANIEL. — Elle n'est pas soudaine, et notre désir de découvrir un nom plus coloré, plus original, n'a rien de surprenant. Un homme a déterminé en France le mouvement le plus... Mais si, papa, mais si!... Ta doctrine et ton éloquence ont déterminé le mouvement le plus considérable qui se soit vu depuis... peut-être depuis la Révolution!... Il y a sept ans, ils étaient à la Chambre trois ou quatre à partager tes idées, trois ou quatre « Méritalistes », comme on disait alors ironiquement. Le groupe compte aujourd'hui, malgré la féroce opposition du gouvernement, cent cinquante membres. Et, dans un an et demi, il est probable que les élections nous donneront la majorité. (A Garancier.) Seulement, présentons-nous devant le pays avec une étiquette un peu plus voyante, un peu moins insignifiante que celle dont on nous a gratifiés malgré nous!

GARANCIER. — Mais « unionistes » a un sens, et très net! La parole de Mérital a été assez grande, assez puissante pour briser les cadres des vieux partis politiques...

MÉRITAL, à ce nouveau compliment, a tourné le dos et s'est éloigné en murmurant. — Ils sont odieux!

GARANCIER. — Notre groupe se recrute dans tous les groupes, dans toutes les opinions. chaque jour, il nous vient les adhésions les plus diverses: celles de progressistes, de radicaux, de socialistes révolutionnaires, voire de monarchistes, *et cætera*... Eh bien, dans « unionistes » il y a union. Et, surtout, c'est un nom qui ne peut rebuter, ni choquer personne. Plus j'examine, plus je sens que vous auriez tort d'y renoncer. Mérital, tu sais qu'à l'ordinaire je respecte, je vénère tes avis, et tu ne m'en voudras donc pas de mon franc-parler: j'ai un peu l'impression qu'en cette circonstance tu te fourres le doigt dans l'œil! Oui!...

RENÉE. — Monsieur Mérital, donnez-moi votre tasse. Vous avez l'air trop malheureux!

MÉRITAL. — C'est vrai, je suis assez malheureux.

RENÉE. — C'est que vous n'avez pas votre verre de fine. Je vous l'apporte.

MÉRITAL. — Mais je..

RENÉE. — Je vous défends de bouger!

MÉRITAL. — Mes amis, j'avais pensé à quelque chose... à un nom, précisément...

GARANCIER. — Que ne le disais-tu!...

MÉRITAL. — C'est qu'il est terriblement simple. D'une simplicité!...

JULIEN. — Tant mieux!

MÉRITAL. — Il m'a été suggéré par le souvenir d'une vieille petite anecdote parlementaire. (Prenant des mains de Renée un verre de liqueur.) Merci, Renée, merci, mon enfant!... C'est très peu de chose... Ça s'est passé vers 1838, j'imagine... Un jour, à la Chambre, avant la séance, Thiers causait avec quelques députés. Entre Lamartine. Il ne faisait partie d'aucun groupe. Lamartine; il formait un groupe à lui tout seul. Et, pour mieux dominer les partis, il siégeait loin de tous, quelque part, là-haut... sur la Montagne... Le voilà donc gravissant les gradins pour gagner sa place solitaire. Et Thiers, qui vient de l'apercevoir, s'écrie de sa voix la plus goguenarde: « Regardez, messieurs! Le parti social! » J'aime beaucoup à me représenter cette scène: ce tout petit Thiers, ce redoutable petit bourgeois de Thiers, ricanant, le doigt tendu vers le grand et beau Lamartine qui montait... Et j'aime aussi cette appellation: « le Parti social ». Ça dit bien des choses!

GARANCIER. — Le « Parti social ». Oui, ce n'est pas mal... Evidemment!

RENÉE. — C'est admirable! C'est une idée superbe, grande... N'est-ce pas, Daniel?

DANIEL. — Il me semble... Le nom n'a jamais été pris. Et il est très fort...

JULIEN. — Magnifique! Bravo, papa! Vive le « Parti social »!

GARANCIER. — Oui, oui, c'est excellent!

Approbation générale.

MÉRITAL. — Mes enfants, je voudrais pouvoir transmettre à M. Thiers vos...

JULIEN. — Il n'est pas question de M. Thiers! Une fois de plus, tu as été le patron, une fois de plus, entre toutes choses, tu as trouvé la chose qui...

MÉRITAL. — Taratata! Il n'y fallait pas du génie! Et puis, n'allons pas trop vite! Réfléchissons!

DANIEL. — Papa, c'est inutile. « Parti social » est excellent; on ne saurait rien imaginer de plus vigoureux, de plus ramassé. « Parti social » parce que nous entendons que, désormais, la question sociale domine et conditionne les questions politiques.

MÉRITAL. — Oui.

DANIEL. — « Parti social » parce que nous ferons résoudre tous les conflits du travail sur l'heure et d'une façon sociale, c'est-à-dire sans complaisance pour une classe ou pour l'autre, au seul nom de la société et dans l'intérêt seul de la société.

MÉRITAL. — Oui.

DANIEL. — « Parti social » parce qu'en protégeant ainsi la vie économique du pays nous permettons à la société de subsister et de prospérer.

MÉRITAL. — Parfait! Eh bien, mon cher Daniel, puisque cette désignation paraît convenir, tu vas écrire un article pour la faire connaître, pour la lancer, — un article que tu signeras, bien entendu.

DANIEL. — Ah! non! Je ne peux m'attribuer le mérite...

MÉRITAL. — Mon garçon, je te le demande comme un véritable service. Tu rédigeras ce petit manifeste bien mieux que je ne le ferais moi-même. (Exclamations.) Je ne plaisante pas! Je ne possède ni ta faculté, ni ta merveilleuse précision...

DANIEL. — Oh!

MÉRITAL. — Nous publierons cela dans le *Défenseur* vendredi ou samedi. Il faut tout d'abord soumettre notre idée à Maréchal et à Grosineau. Ils n'y feront pas d'objection, j'en suis certain, mais la courtoisie veut que...

DANIEL. — Sûrement! Je leur écrirai ce soir.

GARANCIER. — Et Frépeau?

MÉRITAL. — Oui, oui, Frépeau doit être consulté

également. Je m'en charge: je vais lui envoyer, tout à l'heure, un mot.

RENÉE. — Ai-je le droit de poser une question?

MÉRITAL. — Ma petite Renée, vous avez le droit.

RENÉE. — Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de M. Frépeau par d'autres que par vous. Pourquoi, dans tous les cas sérieux, réclamez-vous l'opinion de ce mystérieux personnage?

JULIEN. — Parce qu'il a gagné des millions en vendant des machines à imprimer et qu'il est propriétaire d'un journal.

MÉRITAL. — Merci!

JULIEN. — Oh! papa, tu m'as très bien compris! Je voulais dire que, sans sa fortune et sans le *Défenseur,* M. Frépeau n'existerait pas.

DANIEL. — Ce n'est pas exact. Frépeau est un homme très intelligent.

GARANCIER. — Et très fin!

MÉRITAL. — Par surcroît, il est de nos amis politiques. Et vois-tu, mon petit Julien, c'est toujours une action médiocre, en même temps qu'une grave maladresse, de parler légèrement de ses amis, — même politiques. (A Renée.) Antonin Frépeau n'a rien de mystérieux; il prend rarement la parole, et c'est pourquoi vous l'ignorez. Il est venu à nous avec la plus entière loyauté, dès le début de notre action. Il nous a apporté sa longue expérience, son influence au Sénat, qui est considérable, et l'appui de son journal, le *Défenseur,* qui est devenu en quelque sorte l'organe officiel de notre parti. Voilà qui vaut bien quelque gratitude et un peu de déférence.

JULIEN. — Il savait ce qu'il faisait, M. Frépeau! Dans deux ans, quand tu formeras le cabinet, il entend bien être ministre.

DANIEL, riant. — Eh bien?

GARANCIER, prenant Julien aux épaules. — Il est sublime, ce Julien!

MÉRITAL. — Ainsi, tu tiens pour assuré que ton père sera, d'ici deux années, appelé à la présidence du Conseil, et tu envisages l'événement sans aucun déplaisir, mais tu te révoltes à la pensée que le pauvre Frépeau ambitionne, peut-être, un humble portefeuille!

GARANCIER, sursautant. — Humble! Tu sais qu'il veut la justice?

MÉRITAL, les bras au ciel. — Ah! mon bon Garancier, si tu t'en mêles!

On rit. Rentre Georgette. Elle a mis un chapeau. Elle tient une raquette de tennis.

GEORGETTE. — Il est trois heures moins le quart. Il faut partir!

JULIEN, qui gagne en toute hâte la porte du vestibule. — Plutôt! Ils nous attendent depuis une demi-heure. Il sort.

MÉRITAL. — Trois heures moins le quart! Et onze lettres à écrire! Il se dirige vers la bibliothèque.

GARANCIER. — Vous allez à Dinard?

DANIEL. — Oui, nous faisons un tennis chez les Rivon.

GEORGETTE. — Ils partent demain matin.

MÉRITAL. — Vous n'oublierez pas de présenter mes hommages, mes vœux, mes...

GEORGETTE. — Tout, tout! Sois tranquille, papa!

MÉRITAL. — A ce soir, mes enfants. Ne rentrez pas trop tard! Il pénètre dans la bibliothèque.

GARANCIER, à voix forte. — Mérital, tu n'as pas besoin de moi?

MÉRITAL, invisible. — Jamais!

GARANCIER. — Merci!

La porte se referme.

Scène II

DANIEL, GARANCIER, RENEE, GEORGETTE, puis JULIEN

GARANCIER. — Vous voulez bien m'emmener?

GEORGETTE. — On fera ça pour vous, monsieur Garancier!

GARANCIER. — Je pense que mes photos sont enfin développées!

Julien reparaît, très chargé. Il porte trois couvre-chefs et deux raquettes.

DANIEL. — Renée allez mettre votre chapeau!

GEORGETTE. — Mais, Renée ne vient pas avec nous.

DANIEL. — C'est vrai?

RENÉE. — Moi aussi j'ai de la correspondance en retard!

JULIEN. — Vous étiez invitée, vous savez!

RENÉE, riant. — Oui, Julien! Merci.

GEORGETTE. — Je comprends que ça n'amuse pas Renée, elle joue trop bien.

DANIEL. — Elle nous dédaigne!

JULIEN, qui, sur une raquette, présente à Garancier un chapeau de paille. — Chapô!

GARANCIER. — Tu es d'une amabilité, aujourd'hui!

JULIEN, à Daniel. — Chapô!

DANIEL, qui reçoit des mains de Julien un « paille » et une raquette. — Merci.

JULIEN, se coiffant d'une casquette. — Petite chapô! Filons!

DANIEL. — Oui, en route! Passez, Garancier! (Garancier sort par la porte du vestibule.) Renée, à tout à l'heure. Moineau!

GEORGETTE. — Allez! j'ai un mot à dire à Renée.

DANIEL. — Oh! tu le lui diras ce soir!

GEORGETTE. — Un mot! Je vous rejoins.

JULIEN. — Elle est assommante! Il faut toujours qu'elle raconte ses secrets au moment...

GEORGETTE, vivement. — Toi, laisse-moi tranquille! La voiture n'est même pas avancée! Il y a deux minutes, j'ai vu Zambeaux en bras de chemise devant la cuisine. Allez! Allez!... Je viens...

Scène III

RENEE, GEORGETTE

GEORGETTE. — Alors, c'est entendu? Tu lui parles tout de suite?

RENÉE. — Dès que je le verrai.

GEORGETTE. — Il sait que tu restes à la maison?

RENÉE. — Mais... je ne crois pas...

GEORGETTE, qui fait un pas vers la bibliothèque. — Je vais le lui dire!

RENÉE. — Non, Moineau, je t'en supplie...

GEORGETTE. — Laisse-moi, j'ai un prétexte.

RENÉE, s'interposant. — Moineau, je ne veux pas!

GEORGETTE. — Je te dis...

RENÉE, d'un autre ton. — Georgette, non! Je te le défends!

GEORGETTE. — Tu es désespérante! Et si papa ne bouge pas de la bibliothèque avant notre retour?

RENÉE. — Tant pis! Il a dit, à l'instant, qu'il était surchargé de travail.

GEORGETTE. — Oh! les lettres! les lettres, elles peuvent attendre, les lettres!... Au moins, promets-moi que, dans une demi-heure... dans une heure, tu frapperas à la porte et...

RENÉE. — Oh! pour rien au monde!

GEORGETTE. — Pourquoi! Puisqu'il t'a demandé une réponse!

MÉRITAL, paraissant sur le seuil de la bibliothèque. — Mes enfants, les journaux! Rapportez les journaux.

GEORGETTE. — Oui, oui, j'enverrai Zambeaux... Je te le jure! Papa, tu ne vas pas t'enfermer tout l'après-midi? Tu tiendras un peu compagnie à Renée, n'est-ce pas?

MÉRITAL. — Renée ne va pas à Dinard?

GEORGETTE. — Non, ça l'ennuie.

MÉRITAL. — Bah!

RENÉE. — Oui, je...

GEORGETTE. — Au revoir, papa!

MÉRITAL. — Au revoir, ma petite fille.

GEORGETTE, allant à lui. — Embrasse-moi!

MÉRITAL. — Tiens! N'oublie pas les journaux!

GEORGETTE. — Non! Papa, je t'adore! Tu as une joue droite qui sent bon! Elle sent le printemps, tu sais, le muguet, le bouvreuil, enfin le printemps!

MÉRITAL. — Georgette, mon enfant, tu m'inquiètes beaucoup!

GEORGETTE. — Je te jure que c'est vrai! Tu sens délicieux! Du reste, papa, tu es ce que je connais de plus... de plus épatant! Pardon, mais je ne trouve pas d'autre mot! Au revoir, Renée!

Scène IV

MERITAL, RENEE

MÉRITAL. — Cette gamine est un peu folle!

RENÉE. — Elle vous aime et elle vous admire tellement!

MÉRITAL. — Ils sont très gentils. Ce sont de chers enfants.

RENÉE. — Monsieur Mérital je vous dérange, vous êtes si occupé...

MÉRITAL. — Moi, pas du tout!

RENÉE. — Vous vous plaigniez d'un tas de lettres à écrire...

MÉRITAL. — Les lettres, les lettres! Elles peuvent attendre, les lettres!

RENÉE. — Vraiment?

MÉRITAL. — Bien sûr! Elles ont l'habitude.

RENÉE. — Alors, vous voulez bien me donner quelques minutes?

MÉRITAL. — Mais! Un bout de promenade?

RENÉE. — C'est quelques minutes de conversation sérieuse. Je préférerais...

MÉRITAL. — Restons ici. Asseyons-nous, asseyons-nous!

Ils s'installent.

RENÉE. — L'autre jour, vous m'avez posé une question...

MÉRITAL. — Ah! oui...

RENÉE. — Et vous n'avez pas voulu considérer ma réponse comme définitive... Vous m'avez priée de méditer encore quelques jours...

MÉRITAL. — Ou quelques mois!

RENÉE. — A quoi bon!

MÉRITAL. — Ah! votre résolution est prise?

RENÉE. — Oui.

MÉRITAL. — Ou plutôt, je le vois, vous persistez dans votre réponse première.

RENÉE. — Oui.

MÉRITAL. — Ma petite Renée, ça me fait beaucoup de peine.

RENÉE. — Je ne veux pas me marier sans apporter un grand amour.

MÉRITAL. — Ça me fait de la peine.

Un silence.

RENÉE. — Croyez que j'ai pour votre fils une estime infinie. Il est si honnête, si loyal...

MÉRITAL. — Daniel est tout cela, oui. Et il est autre chose encore qui vaut mieux. Il a un grand cœur.

RENÉE. — Je le crois.

MÉRITAL. — Je peux vous en donner une preuve formelle et toute récente. Elle date, ma foi, de quelques heures. Vous savez qu'en deux ans Daniel s'est fait à la Chambre une place considérable. On n'avait jamais vu un jeune parlementaire conquérir aussi vite pareille autorité, pareille situation. Malheureusement, le pauvre garçon est menacé de perdre son siège de député.

RENÉE. — C'est vrai? Votre impression n'est pas meilleure?

MÉRITAL. — Non. Je crains que Daniel ne soit battu aux élections prochaines. Un redoutable concurrent a surgi...

RENÉE. — C'est terrible!

MÉRITAL. — Non, non. C'est agaçant, voilà tout! Très agaçant. Alors... c'était... oui, avant-hier, vendredi, j'ai proposé à Daniel de lui céder, dans un an et demi, ma circonscription.

RENÉE, vivement. — Et vous?

MÉRITAL. — Moi, je me serais présenté ailleurs, n'importe où... à Grenoble, par exemple, où je suis né. Enfin, je ne courais aucun risque. Il aurait bien fallu que notre parti me cherchât et me trouvât un siège. Et, à Blois, mon fils passait avec une majorité écrasante. On est très aimable pour nous à Blois. J'y suis un peu le maître.

RENÉE. — On vous y adore!

MÉRITAL. — Eh bien, Daniel a repoussé, séance tenante, ce que ma tendresse me faisait lui offrir.

RENÉE. — Pourquoi?

MÉRITAL. — Par affection et par noblesse d'âme. Il n'a pas jugé que cette combinaison, ce passe-passe électoral, fussent dignes de nous. Et, surtout, il voyait pour son père une diminution à ne plus représenter la ville qui, depuis douze ans, l'a toujours élu. Ce sont là des motifs très forts, indiscutables... Mais un autre que Daniel n'y aurait sans doute pas songé. J'avoue que ce tranquille courage m'a remué... Un homme jeune, en plein succès, et, à juste titre, ambitieux, qui refuse, sans hésitation, une facilité semblable, c'est... c'est très bien. Il est très bien mon fils!

RENÉE, lui prenant la main. — Monsieur Mérital, dites-moi que vous n'êtes pas fâché!

MÉRITAL. — Oh! mon enfant!

RENÉE. — J'en serais malheureuse... Ah! trop malheureuse!...

MÉRITAL. — Mais, quelle idée!

RENÉE. — Souvent, pour me taquiner, vous m'appelez Renée la Romanesque... Peut-être est-ce vrai. Je suis peut-être romanesque... J'attends de la vie des choses... des choses qui, sans doute, ne viendront

jamais... de grandes émotions. Je les attends avec ivresse... Et puis, j'ai un besoin si profond de douceur et... comment dire? d'indulgence... Je me sens si faible et si imparfaite!

MÉRITAL. — Vous êtes charmante!

RENÉE. — Daniel n'a pas beaucoup d'indulgence... Non, non! Il est plutôt sévère...

MÉRITAL. — Il est jeune!

RENÉE. — Austère... Je souffrirais... Vous ne voulez pas que je souffre?

MÉRITAL. — Oh!... Mais vous connaissez mal ce garçon. C'est une nature réservée et concentrée...

RENÉE. — Il m'est trop supérieur.

MÉRITAL. — Oh!

RENÉE. — Si! Je ne peux pas vous expliquer... C'est si peu de chose, une femme, une jeune fille...

MÉRITAL. — Si peu de chose! Mais c'est tout! Toute la grâce de la vie, tout le rêve...

RENÉE, à mi-voix. — Oui, quand on aime le rêve...

MÉRITAL. — Elle est gentille. (Un temps.) Allons, je ne commettrai pas la folie d'insister. Je vous connais trop, petite bonne femme ardente et absolue! D'ailleurs, je suis bien forcé de comprendre, un peu, votre sentiment... Mon fils m'intimide parfois! Oui!... Ainsi, j'ai cru remarquer chez Daniel de l'inclination pour vous, et rien ne m'aurait gêné davantage que de l'interroger là-dessus. Pourtant, nous nous aimons très fort!... Mais je me sentais, avec vous, bien plus libre...

RENÉE. — Monsieur Mérital, ne vous tourmentez pas au sujet de Daniel. Vous vous êtes trompé... Il n'est pas occupé de moi.

MÉRITAL. — Qu'en savez-vous?

RENÉE. — Je le sais.

MÉRITAL. — Vous ne lui avez pas dit un mot de notre entretien... enfin, de mon idée?

RENÉE. — Pas un mot! Il était entendu que je ne lui parlerais de rien. C'est Moineau qui m'a renseignée. Elle devine bien des choses, Moineau... L'année dernière, Daniel pensait un peu à... à m'épouser. Peut-être!... En tout cas, c'est fini. Il a pris du goût pour Hélène Rivon...

MÉRITAL. — Ah! ah!

RENÉE. — Elle est si jolie et si agréable! Ils se verront beaucoup cet hiver; Moineau épousera Jacques Rivon...

MÉRITAL. — Oui.

RENÉE. — Et Daniel, Hélène. Ce sera charmant.

MÉRITAL. — Soit!... Dans ma vieille tête, j'avais arrangé l'avenir autrement. Je pensais : « Cette petite Renée ne s'amuse pas beaucoup dans son Compiègne, auprès de ses sœurs et beaux-frères... »

RENÉE. — Je m'y ennuie à me tuer!

MÉRITAL. — « Elle n'adore pas ce milieu de chasse à courre et de steeple-chase... »

RENÉE. — J'ai ce monde en horreur! Toute ma jeunesse ne forme qu'un seul souvenir horrible, déprimant... Quelle prison! Non, même pas! Un cimetière! Je ne conçois le sens du mot: vivre, que depuis... depuis mon intimité avec Georgette, depuis quatre ans. Les seules heures de ma vie qui existent, je les ai passées parmi vous.

MÉRITAL. — Quatre ans... Oui, c'est le quatrième été qui nous ramène votre esprit, votre fraîcheur...

RENÉE. — Dites plutôt...

MÉRITAL. — Votre enthousiasme, et... tant pis! un grand mot! — cette beauté morale qui se cache sous votre beauté.

RENÉE. — S'il vous plaît, ne...

MÉRITAL. — Alors, je m'étais dit : « Gardons tout cela. Gardons-la toujours, cette Renée! »

RENÉE, de plus en plus confuse. — Oh! mais je...

MÉRITAL, se méprenant. — Non, rassurez-vous, je ne reviens pas à la charge. Je sais, j'ai compris... Tantôt, vous vous êtes dépeinte à merveille. Vous attendez l'amour, vous l'appelez... Vous avez raison, c'est la grande affaire! Il viendra, l'amour, il vous prendra... Vous serez soulevée, emportée, et puis tordue... Vous retomberez plus durement qu'une autre... L'amour vous fera du mal, ma pauvre petite!

RENÉE. — Ma pauvre petite... Comme vous dites ça!... Vous dites si doucement les petites choses... Vous, vous êtes indulgent!...

MÉRITAL. — Moi, je suis un vieux papa.

RENÉE, tremblante, et qui s'est levée, qui se contraint à le regarder en face. — Vous ne voulez pas que je sois votre femme?

MÉRITAL. — Quoi?

RENÉE. — Je vous le demande, parce qu'il y a quatre ans que je vous aime... Vous ne voulez pas?

MÉRITAL. — Ma petite Renée, voyons, voyons... Ce n'est pas sérieux! Voyons, Renée... Moi! Ce vieux bonhomme!... C'est une plaisanterie!

RENÉE. — Non. Voilà quatre ans... Depuis quatre ans je vis avec cette unique pensée. Oh! j'ai été brave! Personne ne s'est aperçu de rien... que Moineau.

MÉRITAL. — Comment! Georgette...

RENÉE. — Oui. Un jour, elle m'a surprise en larmes... C'est elle qui a voulu que je vous parle aujourd'hui. Elle m'a forcée.

MÉRITAL. — C'est incroyable!

RENÉE. — Le mois d'août va finir. Bientôt nous nous séparerons... une fois de plus! Moineau a vu ma tristesse et mon découragement.

Un silence.

MÉRITAL. — C'est une chose incroyable!... (Il se promène par la pièce à grands pas.) Incroyable!... Je me rends compte que je dois vous paraître absolument... (En vain cherche-t-il une épithète.) Mais, jamais je ne me suis senti à ce point... étonné, décontenancé.

RENÉE. — C'est drôle, je croyais que vous m'aimiez aussi!

MÉRITAL. — Moi?

RENÉE. — Je le croyais, je l'espérais de toutes mes forces!

MÉRITAL. — Ah! Renée, ici, je vous arrête! Ai-je prononcé une seule phrase, une seule parole...

RENÉE. — Mais non! Que vous êtes cruel!

MÉRITAL. — Alors?

RENÉE. — Je ne sais pas! Il me semblait que vous ne me parliez pas comme aux autres... Je ne sais plus! Des choses de rien... Quelquefois, vous me caressiez les cheveux...

MÉRITAL. — C'était un geste paternel!

RENÉE. — Vous me caressiez les cheveux, en murmurant: « Bonjour, petite poésie! » Et moi, sottement, je... Et puis, vous me regardiez beaucoup. Quand je m'éloignais, vous me suiviez toujours des yeux. Alors, je croyais...

Un silence.

MÉRITAL. — Oui, oui, c'est ma faute, ma très grande faute! (Un temps.) Renée, je vous dois la vérité. Elle n'a rien, je pense, d'offensant. En effet, je vous regarde souvent avec une grande complai-

sance charmée, avec de l'émotion... C'est que vous m'évoquez miraculeusement la femme que j'ai chérie par-dessus tout, — ma femme. Elle est morte en me donnant la petite Georgette. Vous lui ressemblez par mille gracieuses façons d'être... Je retrouve sa franchise et sa pureté. Je l'aimais tant !... Elle exaltait toutes mes pensées, toutes mes minutes... C'était elle que j'appelais: ma petite poésie. Il ne faut pas que cet aveu vous blesse... Elle est morte.

RENÉE. — Et pourquoi serais-je blessée? Vous l'avez aimée, je suis fière! Je sais que je ne peux pas valoir autant qu'elle; mais, si vous ne me repoussiez pas, je crois que je pourrais embellir aussi votre existence... un peu!

MÉRITAL, touché aux fibres profondes. — Oh!

RENÉE. — Ne traitez pas légèrement ce grand appel! Il part d'un cœur si grave! Du reste, ne pensez pas à moi, pensez à vous-même, interrogez-vous! Peut-être ai-je vu clair!... Etes-vous sûr, sûr, de ne pas m'aimer?... Vous pleurez?

MÉRITAL. — C'est très beau... Je vous remercie, mon enfant... Merci de ce petit visage fervent et anxieux! C'est beau d'avoir eu ça. Merci! Merci!

RENÉE. — Que voulez-vous dire?

MÉRITAL. — Petite fille, chère petite fille en prière, vous m'avez flatté divinement! Vous êtes trop petite... vous ne pouvez pas comprendre... J'ai respiré votre candeur, votre amour, comme un encens merveilleux. Tout le temps qui me reste à vivre en sera parfumé.

RENÉE. — Répondez-moi.

MÉRITAL, se désignant lui-même. — Ma réponse? Mais la voilà! Regardez! Regardez avec vos yeux. J'ai cinquante-trois ans... Cinquante-trois ans, Renée! Comprenez-vous?

RENÉE. — Est-ce que ça compte! Je vous aime.

MÉRITAL. — Si ça compte? les années? Attendez!

RENÉE. — Mais vous êtes si jeune! Vous êtes le plus jeune d'entre nous. Sans cesse nous le répétons.

MÉRITAL. — Quelle bêtise!

RENÉE. — Et moi, j'ai vingt-cinq ans bientôt. C'est vieux pour une jeune fille. Mais oui! Dans quelques années, je serai une vieille demoiselle à qui personne ne songera plus. Du reste, si vous n'avez pas voulu de moi, ça me sera bien égal! Jamais je ne regarderai un autre homme. Ne souriez pas ! C'est un grand sentiment que le mien...

MÉRITAL. — Beau et profond comme vous-même, j'en suis sûr, mais...

RENÉE. — Je veux vous dévouer chaque heure de ma vie...

MÉRITAL. — Mon enfant!...

RENÉE. — Vous servir! J'ai tant jalousé Moineau et Julien et Daniel, quand vous leur commandiez d'un petit ton bref: « Va me chercher ce livre! » ou bien: « Tu mettras cet article de côté! » Jamais vous ne me donnez d'ordres à moi. Vous me traitez cérémonieusement, je suis l'invitée... Laissez-moi vous appartenir!

MÉRITAL. — Renée, ne continuez pas! C'est...

RENÉE. — Bientôt vos enfants vous quitteront. Ils vont se marier. Ils auront leur existence, leurs soucis... Vous resterez seul! Prenez-moi, acceptez-moi!

MÉRITAL. — C'est impossible! Ne continuez pas, Renée, je vous en supplie.

RENÉE. — Si! Ecoutez-moi encore! Oh! si!

MÉRITAL. — Non, ma chère petite!

RENÉE. — Je ne retrouverai plus ce courage...

MÉRITAL. — Eh bien, c'est mieux ainsi. Ne parlons plus jamais de... de tout cela. A quoi bon, d'abord? Je ne peux pas vous épouser. Je n'en ai pas le droit.

RENÉE. — Oh!

MÉRITAL. — Et, surtout, je ne le veux pas! Non, non. Je serais très malheureux, Renée! Je serais constamment humilié, torturé dans mon orgueil d'homme!

RENÉE. — Je ne comprends plus!

MÉRITAL. — Ma petite, dans le temps, j'ai été quelqu'un qu'on pouvait aimer. Oui. Et on m'a aimé... Beaucoup!

RENÉE. — On vous aime!

MÉRITAL. — A présent, c'est fini, je n'existe plus. C'est la dégringolade qui va commencer...

RENÉE. — Oh!

MÉRITAL. — Parfaitement! Déjà les années se pressent, se pressent... Et voilà ce que je vous offrirais en échange de tant d'ardeur et de tant de grâce! Ce spectacle!... Sous votre beau regard je m'en irais miette par miette...

RENÉE. — Mais taisez-vous!

MÉRITAL, véhément. — Je m'abîmerais à côté de votre jeunesse! Merci! J'aime mieux vieillir dans mon coin, tout seul. Au moins, une honte affreuse me sera épargnée. Ce n'est pas beau, la vieillesse, c'est une grande misère! Il faut la cacher comme on recouvre les morts. (D'une voix presque dure.) Et puis, je ne vous aime pas!

RENÉE, qui éclate en sanglots. — Méchant!

MÉRITAL. — Il est honnête que je vous le déclare, enfin! Vous vous êtes méprise au sujet de ma tendresse. Je vous aime... comme si j'étais votre père. D'ailleurs, c'est un détail, ça!... Mais oui, il importe fort peu! Même si votre instinct de fillette avait frappé juste, m'avait révélé ma propre faiblesse, oui, si j'avais été, à mon insu, un pauvre homme absurde — et je vous le répète, ce n'est pas le cas! — eh bien, j'enfermerais dans mon cœur sa folie et je refuserais ce cadeau bien trop beau, comme je le refuse! (Un silence.) Pardonnez-moi ma brusquerie, mais, vrai, il m'en a coûté de vous donner ces explications! Le chagrin de devenir vieux, oui, je le porte en moi! Il est là, il travaille... Je ne suis pas plus malin qu'un autre!... Seulement, jusqu'ici, je n'avais rien laissé voir... rien, jamais! Alors n'est-ce pas... Renée, mon enfant, ne pleurez plus, il ne faut plus pleurer. (Un grand temps. Les sanglots de Renée.) Je vous en conjure, calmez-vous! Je vous ai parlé un peu durement parce que... Calmez-vous, ma chère petite!... Ah! j'ai été d'une brutalité!... c'est inconcevable!... Moi qui donnerais... je ne sais quoi pour... Brute! Sale brute!... Ma petite Renée, de grâce!... Vous me faites peur!...

RENÉE, d'une voix étranglée à peine perceptible. — Je vous demande pardon... ce n'est pas ma faute... je ne peux pas...

Ses sanglots redoublent.

MÉRITAL. — Et dire que quand elle aura fini de pleurer, elle va commencer à souffrir! Quelle chose désespérante! Ce bel été, qui finit dans des larmes, dans du malheur!... (Se rapprochant de Renée.) Ma petite fille, ne pleurez plus! Votre peine me fait bien du mal.

RENÉE. — Laissez-moi... Laissez-moi seule une minute...

MÉRITAL. — Bien... je vous laisse. (Mais il ne bouge pas. Un temps.) Ecoutez Renée... Renée, si vous étiez raisonnable, nous... (Un silence.) Renée, si vous voulez ne plus pleurer... ne plus pleurer... je ferai ce qu'il vous plaira. Vous entendez? Toute votre volonté sera faite.

RENÉE, qui lève vers lui un visage inondé de larmes. — Qu'est-ce que vous dites?

MÉRITAL. — La vérité.

RENÉE. — Mais vous ne m'aimez pas!

MÉRITAL. — Mais si!

RENÉE. — Vous m'aimez?

MÉRITAL. — Parbleu! La belle malice! Vous m'aimez bien, vous! C'est autrement difficile!

RENÉE. — Vous m'aimez?... Ce n'est pas vrai!

MÉRITAL. — Oh! les pauvres beaux yeux! Je vous ai toujours aimée. Je le sais depuis un quart d'heure.

RENÉE. — Et je serai votre femme?

MÉRITAL. — Mon enfant chérie, vous déciderez. Mais prenons quelques jours... quelques jours de réflexion. Vous voulez bien?

RENÉE. — Non.

MÉRITAL. — Vous ne voulez pas?

RENÉE. — Non. Je ne veux plus attendre. Pourquoi? Puisque nous nous aimons!

MÉRITAL. — Elle a raison. Pourquoi?

RENÉE. — Alors... oui?

MÉRITAL. — Alors, oui.

RENÉE. — Ah! que je suis contente! (Mais, de nouveau, elle pleure.) Cette fois, je n'y comprends plus rien! Je devrais être folle de joie et j'ai encore du chagrin... C'est trop bête!

MÉRITAL. — Non, non, c'est comme ça.

RENÉE, se redressant. — Par exemple, c'est fini! Vous aussi, vous avez l'air triste... Vous n'êtes pas triste de m'épouser?

MÉRITAL. — Non j'ai peur... C'est fourbe, la vie!

RENÉE. — Non! Vous verrez que non! Vous serez si heureux! Je vous donnerai le plus beau des bonheurs!

De ses deux petites mains elle s'est agrippée à lui.

MÉRITAL. — Renée...

RENÉE. — Prenez-moi dans vos bras! Il y a longtemps que j'ai envie d'être serrée dans ces bras, de mettre ma tête là, là, sur votre épaule!

MÉRITAL. — Renée!...

RENÉE. — Si! Je veux!

MÉRITAL. — Petite tentation!

Comme il l'enlace, on entend des pas. Renée et Mérital se séparent brusquement. La porte s'ouvre.

Scène V

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE

MÉRITAL. — Qu'est-ce que c'est? (Le valet de chambre lui présente une carte de visite.) Il est là?

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, monsieur.

MÉRITAL. — Lui-même?

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, monsieur.

MÉRITAL, à Renée. — C'est Frépeau! (Au valet de chambre.) Où est-il?

LE VALET DE CHAMBRE. — Devant la maison. Ce monsieur descend de voiture...

MÉRITAL. — Ah!... Eh bien... (A Renée.) Il faut que je le reçoive!

RENÉE. — Mais, certainement!

MÉRITAL, au valet de chambre. — Eh bien... faites entrer M. Frépeau.

Le valet de chambre se retire.

RENÉE. — D'où sort-il?

MÉRITAL. — Il est sénateur d'Ille-et-Vilaine; il a dû passer deux jours dans son département et il en aura profité pour... Je suis navré!

RENÉE. — Oh! ça ne fait rien! Mais je ne veux pas qu'il me voie. Je sens que j'ai le nez tout enflé... Je file par le jardin!

MÉRITAL. — Vous êtes ravissante!

RENÉE. — Oui, je dois être jolie! (Tendrement.) A bientôt?

MÉRITAL. — Comptez sur moi!

Scène VI

MERITAL, FREPEAU

Mérital et Renée sortent par une des portes-fenêtres. Le valet de chambre introduit Frépeau. Une ou deux secondes après, Mérital reparait.

FRÉPEAU, qui s'avance vers Mérital, les deux mains tendues. — Bonjour, ami!

MÉRITAL. — Bonjour, mon cher Frépeau. Quelle excellente surprise!

FRÉPEAU. — Je suis charmé de vous revoir. Vous avez une mine!

MÉRITAL. — Et vous donc!

FRÉPEAU. — Mon cher, contemplez un homme qui a quitté Paris ce matin à six heures et demie.

MÉRITAL. — Pas possible!

FRÉPEAU. — Un voyage infect! Nous avons éclaté trois fois, le radiateur s'est mis à fuir... Enfin, toutes les misères du monde! Sinon, j'arrivais deux bonnes heures plus tôt.

MÉRITAL. — Paris! Je me disais: il vient de Rennes...

FRÉPEAU. — Non, non; j'y vais. J'y vais en vous quittant.

MÉRITAL. — C'est-à-dire demain ou après-demain. Car vous nous faites l'amitié...

FRÉPEAU. — Hélas! il faut que je reparte tout de suite... dans vingt minutes.

MÉRITAL. — Comment!...

FRÉPEAU. — Je suis attendu à Rennes pour le dîner.

MÉRITAL. — Alors, tout ce grand détour.

FRÉPEAU. — Il n'est pas très grand... Et il était utile que je vous voie, que je vous parle.

MÉRITAL. — Ah!

FRÉPEAU. — Utile et assez urgent.

MÉRITAL. — Je suis à vous. (Frépeau s'est assis sur une chaise.) Mais vous prendrez bien quelque chose... un verre de bière?...

FRÉPEAU. — Merci!

MÉRITAL. — Du thé?

FRÉPEAU. — Merci, merci! Rien du tout. Régime! Régime très sévère.

MÉRITAL. — Un cigare, tout de même?

FRÉPEAU. — Jamais!

MÉRITAL. — Cigarette?

FRÉPEAU. — Je vais fumer une des miennes, si vous le permettez.

MÉRITAL, cherchant des allumettes. — Dans ces conditions, j'ose à peine vous offrir du feu...

FRÉPEAU, qui fait manœuvrer un briquet. — J'en ai!

MÉRITAL. — Il me reste ce fauteuil...

FRÉPEAU. — Avec joie! Il a l'air parfait.

Il change de place.

MÉRITAL. — Et je vous écoute.

FRÉPEAU. — Je commence par vous dire qu'il s'agit d'une chose importante, oui, mais pas grave. Non, non, pas grave.

MÉRITAL. — Bon!

FRÉPEAU. — Et, en tout cas, elle se dénouera le mieux du monde! Tout ça finira très bien.

MÉRITAL. — Ah!

FRÉPEAU. — Très bien!... Nécessairement! nécessairement!... Mon cher Mérital, pour aller plus vite en besogne, voulez-vous me permettre de vous poser d'abord une ou deux petites questions?

MÉRITAL. — Socrate?

FRÉPEAU. — Nous y gagnerons du temps. Vous verrez! Ça vous est égal?

MÉRITAL. — A vos ordres, mon ami.

FRÉPEAU. — Voyons... Vous connaissez, n'est-ce pas, un certain Marc Label?

MÉRITAL. — Marc Label! Si je le connais!

FRÉPEAU. — Ah! Et verriez-vous un inconvénient à me renseigner très complètement sur cet homme?

MÉRITAL. — Aucun inconvénient.

FRÉPEAU. — Vous êtes compatriotes, je crois?

MÉRITAL. — Oui, nous sommes tous deux de Grenoble, et c'est à Grenoble que nous avons fait connaissance. Je venais d'entrer comme second clerc chez un modeste avoué de la ville, Me Dalbeau, oncle précisément de Marc Label. Le jeune Marc faisait de la littérature. C'était alors un garçon charmant et d'une honnêteté rigide. Nous avons vécu pendant quelques mois dans une grande intimité... Et puis j'eus envie de tâter de Paris où j'avais fait mes études, et, un beau matin, ma jeune femme et moi, nous avons quitté Grenoble. Peu de temps après, Label s'en allait à son tour chercher fortune aux colonies. Presque aussitôt il cessa de me donner de ses nouvelles. Il y a une dizaine d'années, j'ai appris qu'il dirigeait à Tunis un journal... un journal...

FRÉPEAU. — Un journal ignoble, un journal de diffamation!

MÉRITAL. — Mettons.

FRÉPEAU. — Je me rappelle! Je me rappelle très bien!

MÉRITAL. — Au mois d'avril dernier, je vois pénétrer dans mon cabinet de travail un être d'un décharnement extraordinaire, un Marc Label méconnaissable. Il avait débarqué à Paris quelques jours avant. Il venait... Vous m'avez demandé des renseignements, ce n'est pas sans une raison sérieuse; je vous les donne complets...

FRÉPEAU. — Et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue!

MÉRITAL. — Je le sais de longue date. Label venait m'offrir ses services de polémiste et des documents sur la vie privée de quelques-uns de nos adversaires politiques.

FRÉPEAU. — Le vilain homme!

MÉRITAL. — Un malheureux! un débris!... Pauvre Marc Label! Vraiment, sa vue me déchirait... Je l'avais connu si différent! Avec douceur, je l'ai prié de remettre dans sa poche ses petits papiers et j'ai promis de lui chercher un gagne-pain. J'ai eu la chance de pouvoir le placer rapidement comme rédacteur dans une agence télégraphique... Vous savez, chez nos amis!... C'étaient des fonctions bien rétribuées. Label les a remplies pendant cinq jours. Et puis, on ne l'a pas revu, et il n'a plus donné signe de vie. Sans doute, n'a-t-il pas osé... Et voilà, mon bon ami!... Vous avez eu le fond du sac.

FRÉPEAU. — Merci! Je vous remercie mille fois de votre complaisance. Me voici parfaitement éclairé, et, j'ajoute, débarrassé de toute hésitation! Mon cher Mérital, il faut que vous traîniez devant la cour d'assises ce misérable diffamateur.

MÉRITAL. — Quoi?

FRÉPEAU. — Ce misérable ingrat!

MÉRITAL. — Qu'est-ce que vous me racontez?

FRÉPEAU, prenant parmi les journaux qu'il tient à la main une page d'épreuves d'un quotidien et la tendant à Mérital. — Lisez ceci.

MÉRITAL. — Le *Stentor*...

FRÉPEAU. — C'est la morasse de la première page d'aujourd'hui.

MÉRITAL, qui cherche son binocle. — Le *Stentor*... je croyais que ça ne paraissait plus...

FRÉPEAU. — En effet, mais, depuis une semaine ou deux, un monsieur je ne sais quoi, un homme de paille, a acheté la propriété du titre. Et, ce matin, le *Stentor*, ressuscité, publie l'ignominie que vous allez voir, un article sur vous, infâme, monstrueux, et qui est signé: Marc Label.

MÉRITAL, doucement. — Eh bien?

FRÉPEAU. — Lisez, mon cher.

MÉRITAL, lisant les titres et sous-titres.— *Nous voulons une République Propre*... (Levant les yeux.) Lui aussi?

FRÉPEAU. — Lisez, lisez!

MÉRITAL, lisant. — *L'Envers d'un Grand honnête homme. Avant la Vénalité, le Vol! Alexandre Mérital, notre futur maître, est un filou.* Tiens! Et il y en a deux... trois colonnes et demie. C'est trop long! (Repliant le journal.) Ce soir, dans mon lit.

FRÉPEAU. — Vous ne voulez même pas jeter un coup d'œil...

MÉRITAL. — Regardez ce ciel, cette journée radieuse... Et vous me faites une visite ridiculement courte...

FRÉPEAU. — Mon cher ami, écoutez! Personne plus que moi n'admire votre sang-froid, votre force de caractère...

MÉRITAL. — Mais il n'est pas besoin de tout ce que vous dites! Le sourire! Le sourire suffit.

FRÉPEAU. — Enfin, Mérital, vous ne me considérez pas comme un imbécile?

MÉRITAL. — Fichtre, non! Et je l'ai prouvé quelquefois.

FRÉPEAU. — Eh bien, je fais, aller et retour, un petit voyage de huit cents kilomètres. Et, comprenez-moi, rien ne m'appelait aujourd'hui dans mon département.

MÉRITAL. — Non!

FRÉPEAU. — Parole!

MÉRITAL. — Huit cents kilomètres pour m'apporter cette... chose! J'en suis au désespoir!

FRÉPEAU. — Cette chose est un peu plus sérieuse que vous ne le pensez.

MÉRITAL, qui prête attention. — Voyons.

FRÉPEAU. — D'abord il faut que vous sachiez le contenu de l'article. En substance, il dit ceci... Sapristi! que j'aurais préféré que vous le lisiez!... Malgré tout, c'est odieusement embarrassant de...

MÉRITAL. — Frépeau, quelle est cette pudeur? Voulez-vous marcher! Quoi! Je suis un faussaire? J'ai capté un héritage?... étranglé une vieille femme? Même pas? Mais, alors!

FRÉPEAU. — Cet immonde papier dit que vous auriez, étant clerc d'avoué à Grenoble... volé quatre mille francs à votre patron.

MÉRITAL. — Bien.

FRÉPEAU. — Celui-ci, maître... c'était l'oncle de Label... Il est mort, n'est-ce pas?... Comment s'appelait-il?

MÉRITAL. — Dalbeau! Le pauvre et cher Me Dalbeau!

FRÉPEAU. — Eh bien, Me Dalbeau, qui avait déposé une plainte, se serait désisté en apprenant qui était le coupable. Il se serait désisté par considération pour la mémoire de votre père. Mais il vous aurait chassé de son étude et condamné à quitter immédiatement la ville.

MÉRITAL. — Et voilà tout?

FRÉPEAU. — Voilà le premier article d'une série. M. Label annonce, pour faire suite, de graves révélations sur l'homme politique. Quelle canaille!... Enfin il vous fournit l'occasion d'un triomphe nouveau. Tout ça... tout ça finira très bien!... (Une pause. Frépeau s'est assis.) C'est hier soir, de bonne heure, vers dix heures et demie, que la première page du *Stentor* nous a été apportée au *Défenseur*, — en même temps qu'elle était communiquée à tous les journaux de Paris. Aussitôt, j'ai mis en campagne mon secrétaire de la rédaction. Il a couru chez Renaudin, l'imprimeur, et il m'a rapporté les renseignements les plus complets. J'avoue qu'ils m'ont donné à réfléchir. Savez-vous à combien on a tiré cette ordure? A cent cinquante mille!

MÉRITAL, gaiement. — Bigre!

FRÉPEAU. — Aujourd'hui, elle se crie par toutes les rues de Paris et elle se vend dans toute la France.

MÉRITAL. — Ou, plus probablement, elle ne se vend pas.

FRÉPEAU. — La calomnie et le scandale sont des marchandises de premier ordre!... Du reste, le journal a été envoyé gratuitement à une foule de personnes, aux membres du Parlement, aux conseillers généraux, à tous les maires... que sais-je!... Et ce numéro n'est pas un coup de feu isolé; la campagne va se poursuivre avec acharnement et redoublement. J'ajoute que...

MÉRITAL. — Pardon!... Pardon de vous interrompre! Mais toutes ces choses coûtent très cher!

FRÉPEAU. — Très cher. Les gredins ont de l'argent.

MÉRITAL. — L'argent de qui?

FRÉPEAU. — L'argent de nos ennemis.

MÉRITAL. — Nos ennemis?... Une fraction de l'extrême-gauche, une partie de la droite. Reconnaissons que ces adversaires ne se sont jamais servis d'armes de cette sorte... Pour l'instant, ils me feraient plutôt des avances! Et, surtout, ils ont leurs propres journaux.

FRÉPEAU. — Je ris!

MÉRITAL. — Je le vois bien.

FRÉPEAU. — Ce n'est ni à droite ni à gauche qu'il faut chercher, mais...

Un geste au plafond.

MÉRITAL. — Là-haut? C'est ma chambre.

FRÉPEAU. — Ne plaisantez pas! Il est terrible.

MÉRITAL. — Mais, qui est-ce?

Il refait le geste de Frépeau.

FRÉPEAU. — Tout bêtement le président du Conseil!

MÉRITAL. — Hussol?

FRÉPEAU. — Hussol. Le tenez-vous, par hasard, pour un homme scrupuleux?

MÉRITAL. — Je sais vivre!

FRÉPEAU. — Depuis vingt-cinq ans, Hussol a été ministre huit fois, trois fois président du Conseil, et tant d'honneurs ne l'ont pas assouvi. Il est plus enragé de pouvoir que jamais!... Il a commis la gaffe lourde de prendre irrémédiablement position contre nous, et, si nous gagnons la bataille, notre premier soin sera de lui fendre l'oreille.

MÉRITAL. — D'accord!

FRÉPEAU. — Il le sait. Il sait aussi qu'en vous atteignant il atteint le parti tout entier! Et vous supposez que ce grand, gros gaillard, rusé, audacieux, costaud, ne tenterait pas... fût-ce un crime pour défendre sa peau ministérielle! Allons! Allons! c'est les fonds secrets qui marchent!

MÉRITAL. — J'en serais bien étonné!

FRÉPEAU. — Et pourquoi?

MÉRITAL. — Une impression.

FRÉPEAU. — Mais ça crève les yeux!

MÉRITAL. — Pas les miens!... Non! Que voulez-vous? je ne reconnais pas la main de Hussol, dans cette manœuvre... D'ailleurs, je ne la comprends pas, la manœuvre! Que peut-elle bien cacher?... Sans doute la plus vulgaire tentative de chantage!

FRÉPEAU. — Ah! que je suis donc d'un autre avis!

MÉRITAL. — En tout cas, demeurons de bronze! Pas de procès, pas de riposte!

FRÉPEAU. — Mais alors...

MÉRITAL. — Il ne faut pas broncher!

FRÉPEAU, qui marque la plus vive désapprobation. — Mon cher!...

MÉRITAL. — Croyez-m'en, Frépeau! Vous me rendrez cette justice qu'à l'habitude je pèse mes réponses, que je suis un homme réfléchi. Mais, ici, je sens avec une force qui me dispense d'approfondir! Il ne faut pas broncher! Il faut mépriser! C'est si beau quand on peut! Et j'ose prétendre que nous pouvons. (Une pause.) Hein?

FRÉPEAU. — Nécessairement! nécessairement! Vos adversaires les plus acharnés ont pour vous un absolu respect. Mais il y a la foule, le gros public...

MÉRITAL. — Le public n'est pas le personnage idiot que l'on imagine. Il est sensible, le public. Il interprétera, comme il le faut, ce silence d'un brave homme outragé.

FRÉPEAU. — Il comprendrait bien mieux si Label attrapait deux ans de prison!

MÉRITAL. — Je ne peux pas!... Je ne peux pas me mesurer devant un jury avec... avec ça! C'est impossible... Je servirais mon insulteur! Ce serait le tirer de sa boue, l'élever jusqu'à moi. Quand on possède ce bien qu'on appelle l'honneur, on n'exhibe pas ses titres de propriété à la réquisition d'un scélérat pareil! Mais, à Tunis, Label a été compromis dans une vilaine affaire de chantage et il a bénéficié du non-lieu le plus inattendu!... Non, non! c'est impossible!

FRÉPEAU. — Vous êtes le meilleur juge! Moi, je pensais à notre parti.

MÉRITAL. — Le parti, je n'ai pas d'autre préoccupation! Et je prétends que ce mauvais procès serait pour l'amoindrir terriblement.

FRÉPEAU. — Peut-être, après tout!... Peut-être avez-vous raison.

MÉRITAL. — Oui. Le mépris! Laissons cette sale petite vapeur sortir du sol et se dissiper! Il ne s'agit que de se pincer les narines!... Et, vous verrez, ce sera l'affaire de cinq ou six jours, pas davantage!

FRÉPEAU. — Peut être... Je m'incline, mon cher, je m'incline!

MÉRITAL. — Il me reste à vous exprimer ma gratitude profonde...

FRÉPEAU. — Quelle plaisanterie!

MÉRITAL. — Frépeau, vous avez été admirable...

FRÉPEAU. — Plus un mot là-dessus!... Non, je vous en prie!... Vous me désobligeriez!... Parlons d'autre chose. Vous habitez une villa charmante...

MÉRITAL. — Agréable, n'est-ce pas? Elle a été construite pour un fou qui n'y a jamais mis les pieds. Alors, nous pouvons la louer dans de très bonnes conditions. C'est un peu isolé, par exemple!

FRÉPEAU. — Et vous êtes ici en famille?

MÉRITAL. — Avec mes enfants, oui...

FRÉPEAU. — Daniel?

MÉRITAL. — Tous les trois. Ils sont allés à Dinard avec Garancier.

FRÉPEAU. — Le fidèle Garancier! En voilà un qui vous aime!

MÉRITAL. — De tout son cœur et je le lui rends bien!

FRÉPEAU. — C'est un esprit fort distingué!

MÉRITAL. — L'auxiliaire le plus intelligent et le plus précieux!

FRÉPEAU. — Vous en avez fait, du reste, un conseiller général.

MÉRITAL. — Pourquoi pas?

FRÉPEAU. — Et vous irez à Blois, bientôt?

MÉRITAL. — Dans quelques jours. Nous y passons toujours le mois de septembre. Il ne faut pas négliger ses électeurs!

FRÉPEAU. — A qui le dites-vous!... Allons, je me sauve!

MÉRITAL. — Impossible de vous retenir?

FRÉPEAU. — Vous savez que je ne fais pas de manières... Au revoir, cher ami!... Ah! nom d'un chien, j'oubliais! Naturellement, vous n'avez pas encore reçu le *Défenseur* de ce matin?

MÉRITAL. — Ici! On va chercher les journaux à sept heures du soir.

FRÉPEAU. — Il faut que je vous montre la note que nous avons publiée.

MÉRITAL. — Une note?

FRÉPEAU, qui cherche le *Défenseur* dans son paquet de journaux. — A propos de cette infamie qu'on vous fait.

MÉRITAL. — Comment? Comment?

FRÉPEAU, qui explore ses poches. — Il fallait sur-le-champ lui enlever toute portée.

MÉRITAL. — Mais je ne sais pas... Je ne crois pas!

FRÉPEAU. — C'est un simple filet, d'ailleurs!... quelques mots.

MÉRITAL. — Montrez!... (Frépeau est allé prendre son cache-poussière et en fouille les poches.) Enfin, le trouvez-vous, ce journal?

FRÉPEAU. — Je l'ai peut-être laissé dans la voiture... (Le découvrant.) Ah! le voilà! (Mérital s'en empare.) Là, au haut de la seconde colonne...

MÉRITAL, lisant. — *On nous communique à la dernière heure...* (Des marmottements, puis on entend:) ... *En l'absence de M. Alexandre Mérital, nous nous faisons un devoir de déclarer hautement...* (Des marmottements encore et bientôt une exclamation indignée.) Oh!

FRÉPEAU, qui met son cache-poussière. — Qu'y a-t-il?... Ce n'est pas cette note anodine qui...

MÉRITAL, qui a terminé sa lecture et froissé le journal. — Oh! oh! oh!

FRÉPEAU. — Vous paraissez surpris...

MÉRITAL. — Surpris?... Je suis... je suis... C'est bien le numéro de ce matin? Ces lignes ont paru?

FRÉPEAU. — Nécessairement!... Mais je vous assure qu'elles sont...

MÉRITAL, violent. — Elles sont insensées! Quelle folie vous a pris?

FRÉPEAU. — Je vous répète qu'il me semblait indispensable...

MÉRITAL. — Il vous semblait indispensable de signaler au public un écrit où je suis vilipendé? de relever les insultes d'une feuille du ruisseau? de donner un caractère officiel à ce qui n'avait aucune existence?

FRÉPEAU, avec vivacité. — Mais, mon bon, vous êtes dans l'erreur! Dans l'erreur jusqu'au cou! Vous n'étiez pas cette nuit à Paris! Jusqu'à deux heures du matin, on nous a téléphoné de tous les côtés!

MÉRITAL. — Ainsi, parce qu'un ou deux secrétaires de rédaction à court de copie vous...

FRÉPEAU. — Pas du tout! Je ne suis pas un blanc-bec dans ce métier! J'ai, hélas! huit ou dix ans de plus que vous!... Je vous affirme que pendant toute la soirée l'émotion a été intense.

MÉRITAL, qui, avec colère, déchiffonne le journal. — Ah!

FRÉPEAU. — Le papier de Label est très habilement fait! Et votre récit m'a prouvé que le gaillard exploitait avec beaucoup d'adresse certaines coïncidences.

MÉRITAL. — Et ce langage, ce charabia!

FRÉPEAU. — Le filet a été rédigé au galop!

MÉRITAL. — Ce charabia de réunion publique! « Nous repoussons du pied ces insinuations... » Mais ces bêtises-là, il n'y a que les coupables qui les profèrent!... Parfaitement! Un tripoteur démasqué ne se défend jamais en d'autres termes. Ah! vous avez mis la main sur le bon cliché!... Et vous l'avez appliqué, où? au beau milieu de la première page du *Défenseur*, un organe sérieux, pondéré, correct!... C'est inconcevable!

FRÉPEAU, raide. — En tous cas, je prends la responsabilité de tout ce qu'imprime mon journal. Et vous n'êtes en aucune manière engagé.

MÉRITAL. — Pas d'enfantillages! Est-ce que je désavoue mes amis! Mais je trouve un peu fort qu'en une circonstance aussi importante vous agissiez avec cette hâte et de votre propre autorité! Vous aviez deux fois le devoir de me consulter : parce que je suis le principal intéressé et parce que je suis votre chef!

FRÉPEAU. — Permettez-moi de vous dire qu'un chef de parti ne s'installe pas à dix kilomètres d'un télégraphe! Il faut une journée pour communiquer avec vous! Aujourd'hui dimanche, Dieu sait si vous auriez reçu ma dépêche!

MÉRITAL. — J'aurais tout au moins reçu votre visite...

FRÉPEAU. — Quelle visite?

MÉRITAL. — Celle-ci, puisque vous étiez résolu à entreprendre ce fameux voyage de huit cents kilomètres!... Et, j'y songe, vous ne vous êtes même pas

donné vingt-quatre heures! L'attaque de Label et votre réplique auront paru toutes les deux ce matin, — en même temps! Voilà qui est plus beau que tout le reste! Voilà qui est unique, j'imagine, dans les annales du journalisme! On n'est pas plus pressé!

FRÉPEAU, se fâchant. — Encore une fois, j'ai jugé utile de parer le coup immédiatement. D'ailleurs, la leçon est excellente! Comment, je prête bénévolement l'appui du *Défenseur* à...

MÉRITAL. — A Marc Label!

FRÉPEAU. — Ah! Mérital, vous passez la mesure!

MÉRITAL. — Je constate un fait. Demain vous serez forcé d'insérer la prose de ce monsieur. Vous l'avez nommé, il usera de son droit, il répondra. Ainsi, grâce à vous, la polémique est ouverte! Me voici condamné à mettre bas ma veste et à me colleter publiquement avec ce voyou! Oh! à présent, bien sûr, nous y allons tout droit à la cour d'assises, à ce procès grotesque, dégradant!... Plus moyen de l'éviter!

FRÉPEAU. — En ce cas, je vous aurai sans doute rendu un grand service!

MÉRITAL, hors de lui. — Mais, tonnerre de Dieu, qui vous a prié de... (Il s'arrête net, se domine.) Non! (Un temps. Il reprend, d'une voix toute différente, contenue.) Cette colère ne me ressemble pas. Tous ces cris sont absurdes et, encore plus, superflus. Frépeau, je crains qu'avec les meilleures intentions vous ne vous soyez trompé...

FRÉPEAU. — Mais...

MÉRITAL. — Je veux l'oublier. Je l'oublie. Et je vous prie en échange d'excuser ma mauvaise humeur.

FRÉPEAU. — Je le fais bien volontiers, mon cher ami. Je comprends si bien qu'on s'emballe!... Je suis moi-même un nerveux. Quant à la situation, vous la voyez mal! Laissez-moi vous redire...

MÉRITAL, froidement. — Non, Frépeau, ne discutons plus à vide, voulez-vous? Je viens de prononcer bien des mots inutiles, j'ai besoin maintenant d'examiner, de réfléchir, de me recueillir.

FRÉPEAU. — Très juste! Je prends congé de vous. Demain, je retourne à Paris et j'y attendrai de vos nouvelles. (S'avançant la main tendue.) C'est bien vrai, Mérital, que vous ne me gardez pas rancune?

MÉRITAL, qui lui a donné la main. — La rancune est un sentiment que j'ignore.

FRÉPEAU, redoublant son étreinte. — Merci! Et, au risque de passer pour un raseur, je veux déclarer une fois de plus que tout cela finira très bien.

MÉRITAL. — A quoi je réponds par un mot qui vous est cher aussi: nécessairement!

FRÉPEAU, riant. — Bravo! C'est cette porte?

MÉRITAL. — Passons par là. Vous jetterez un coup d'œil sur le jardin.

FRÉPEAU. — Mais, je vous en prie, ne...

MÉRITAL. — Quelle idée! Je vous raccompagne! (Ils sortent par une des portes-fenêtres.) Vous voyez ce petit moulin? Eh bien, jusqu'au petit moulin, tout...

La voix se perd.

Scène VII

RENEE, GEORGETTE

La scène demeure vide quelques secondes, puis la porte du vestibule s'ouvre, et Georgette passe la tête.

GEORGETTE. — Non, non, il n'y a plus personne!

Elle entre, suivie de Renée.

RENÉE. — Ils doivent se promener dans le jardin!

GEORGETTE. — Je parie qu'il garde le père Frépeau à dîner!

RENÉE. — Oh! non!

GEORGETTE. — Sûrement!... Et il est rasant, ce vieux bonhomme! Tu sais, le genre affectueux!... Flûte! Les autres qui vont descendre! Je ne pourrai même pas embrasser papa et lui dire que je suis contente, contente!...

RENÉE. — Moineau, vraiment, tu ne crains pas que ça lui déplaise?

GEORGETTE. — Que tu m'aies tout raconté?

RENÉE. — Si vite!

GEORGETTE. — Mon pauvre petit, tu connais bien mal papa! Tu l'aimes, mais tu ne le connais pas du tout! En ce moment, il n'a qu'une inquiétude; il se dit: « Est-ce que ce mariage va faire plaisir à mes enfants? » Il est si bon!... Quand il saura que c'est oui...

RENÉE. — Mais à toi toute seule tu n'es pas « ses enfants »!

GEORGETTE. — Oh! mes frères sont des braves types, tu sais! Je me charge d'eux. Seulement, donne-moi la semaine!... Tout d'abord, ils regimberont... Les hommes, c'est toujours un peu bête!

RENÉE. — Mais tu crois que...

GEORGETTE. — Tais-toi!... Tu entends?... L'auto!

RENÉE. — L'auto...

GEORGETTE. — L'auto de Frépeau!... Ho! ho!

RENÉE. — Ça y est! Il part. Quel bonheur!...

GEORGETTE. — Tu parles! (Elle saisit par la taille Renée et l'entraine en chantant, sur un air de valse viennoise.) Quel bonheur! quel bonheur!...

RENÉE. — Georgette, tu es assommante! Laisse-moi! Tu me décoiffes... Je ne sais pas!

Mérital paraît à une des portes-fenêtres.

Scène VIII

LES MÊMES, MERITAL

GEORGETTE, apercevant son père, s'arrête net de danser et s'élance vers lui. — Papa, enfin! Papa, je sais et je suis folle de joie! (Etonnée par l'expression de son père.) Qu'est-ce qu'il y a?

MÉRITAL. — Où sont les autres? Tes frères, Garancier?

GEORGETTE. — Dans leurs chambres, ils se changent... Qu'est-ce qu'il y a? Tu n'es pas fâché?

MÉRITAL, souriant. — Pas le moins du monde! Il n'y a rien... (Une pause.) Ou plutôt, si, si!... Je viens de recevoir une nouvelle... assez curieuse.

RENÉE. — Quoi?

MÉRITAL. — Mes petites filles... (A Georgette.) Donne-moi ta main! Renée, votre petite main!... Je vais vous parler comme à de grandes, grandes personnes... Vous êtes mes amies, n'est-ce pas?

GEORGETTE, d'une voix de reproche. — Papa!

MÉRITAL. — Mes petites... Mes petites, je vous demande... je demande à Renée...

Mais il se tait, laisse retomber les deux mains. Une détresse passe sur son visage. Un silence. Il fait deux ou trois pas, et les jeunes filles le suivent des yeux anxieusement.

GEORGETTE. — Dis-nous!

MÉRITAL, qui revient se placer entre elles deux. — Mes enfants, écoutez. Chaque fois qu'un homme tente de

s'élever, si peu que ce soit, au-dessus des autres hommes — et surtout s'il s'agit d'une carrière politique, — une heure vient fatalement où tous et tout, les êtres et les événements, semblent se rejoindre, se concerter, chuchoter méchamment : « A celui-là, maintenant! Jetons-le par terre, celui-là! » Et c'est la grande poussée!... Le faible n'y résiste pas, il roule à l'instant même. Et il est piétiné. Fini de lui! Si, au contraire, l'homme est un homme, qu'il s'arcboute, qu'il tienne ferme contre le mensonge et la trahison, c'est la force ennemie qui, bientôt, se disperse, s'évanouit... Et, alors, on est quitte, on a payé et gagné le droit de grandir, on est libre de monter vers ses destinées!... Eh bien, à certains signes, je reconnais que cette heure périlleuse, émouvante, approche pour moi.

GEORGETTE. — Papa!

RENÉE. — Mais que se passe-t-il?

GEORGETTE. — Oui, explique-nous!...

MÉRITAL. — Non, non, ne m'interrogez pas!... C'est trop compliqué! Et, surtout, pas un mot aux autres! Les pauvres, à quoi bon les inquiéter inutilement?... Je me trompe, peut-être... Si je me trompe, tant mieux!... (Avec effort.) Mais sinon, si j'ai vu clair... si ce doit être l'assaut, il faut alors — entendez-moi bien, mes chéries — il faut... — pour un temps! — pour un temps que je ne peux pas déterminer au juste!... que tout ce qui s'est dit tout à l'heure, entre Renée et moi, ne compte plus, soit aboli dans nos mémoires.

RENÉE. — Jamais!

MÉRITAL. — Mais il le faut!

RENÉE, violente. — Jamais, jamais, jamais!

MÉRITAL, que cet éclat de voix inquiète. — Renée, je vous en prie...

RENÉE, avec une véhémence plus contenue. — Cette heure dont vous parlez, elle est à moi aussi! J'y ai droit, à côté de vous! Oui! vous m'avez dit que je serais votre femme. Tenez votre parole!

MÉRITAL. — Non, Renée...

RENÉE. — Mais, si vous m'éloignez dans ce grand danger qui vous menace, j'en deviendrai folle, folle!

C'est un cri de désespoir.

GEORGETTE, effrayée. — Renée...

RENÉE, à demi-voix. — Ne me faites pas cette injure! Je serai forte, vous verrez, si forte!

MÉRITAL. — Renée, vous êtes, sur moi, à peu près toute-puissante... Votre chagrin m'arracherait les plus grande faiblesses, mais une lâcheté, non! Inutile de l'espérer!

RENÉE. — Oh! c'est mal!

MÉRITAL. — Ce n'est pas mal. Devant notre petit Moineau, devant ma fille, je vous répète les mots de mon cœur: je vous aime, Renée. Le péril repoussé, si vous voulez encore de moi, je serai trop heureux, trop fier...

GEORGETTE. — Oui, oui, aie confiance, ma petite Renée!

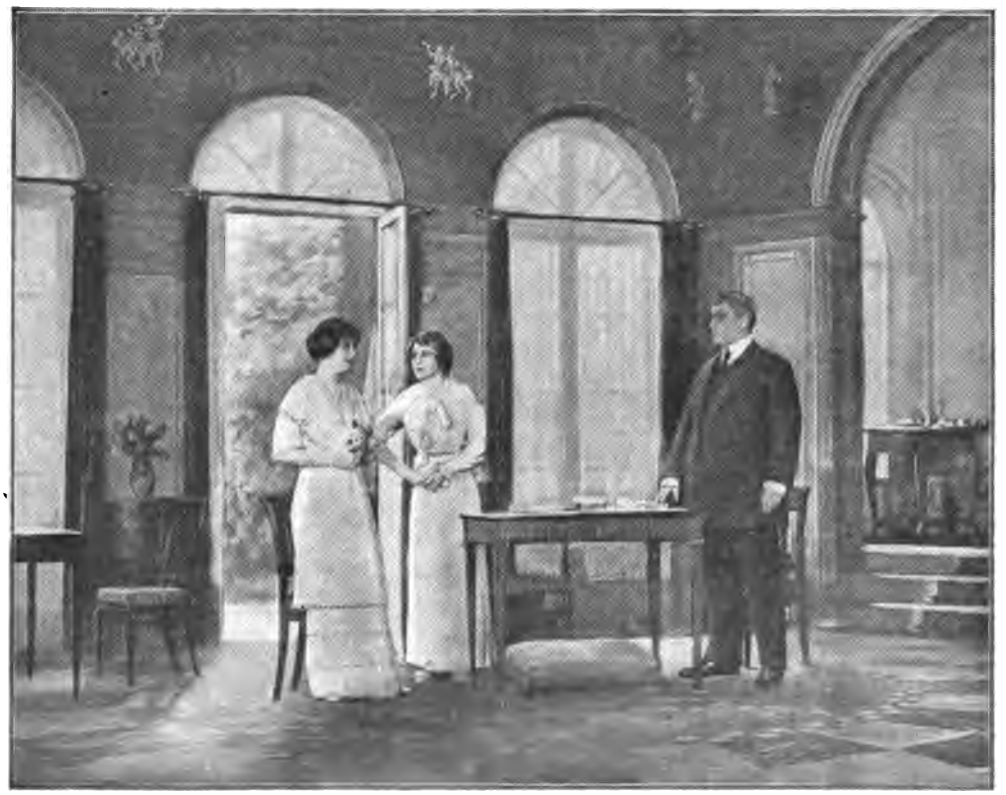
MÉRITAL. — Oui, faites-moi confiance, soyez patiente, soyez belle!

RENÉE, ardemment. — Mais je veux vous voir tous les jours, même à Paris!... Je m'arrangerai! Jurez-moi que vous me laisserez venir, tous les jours!

MÉRITAL. — Naturellement! Quelle question!

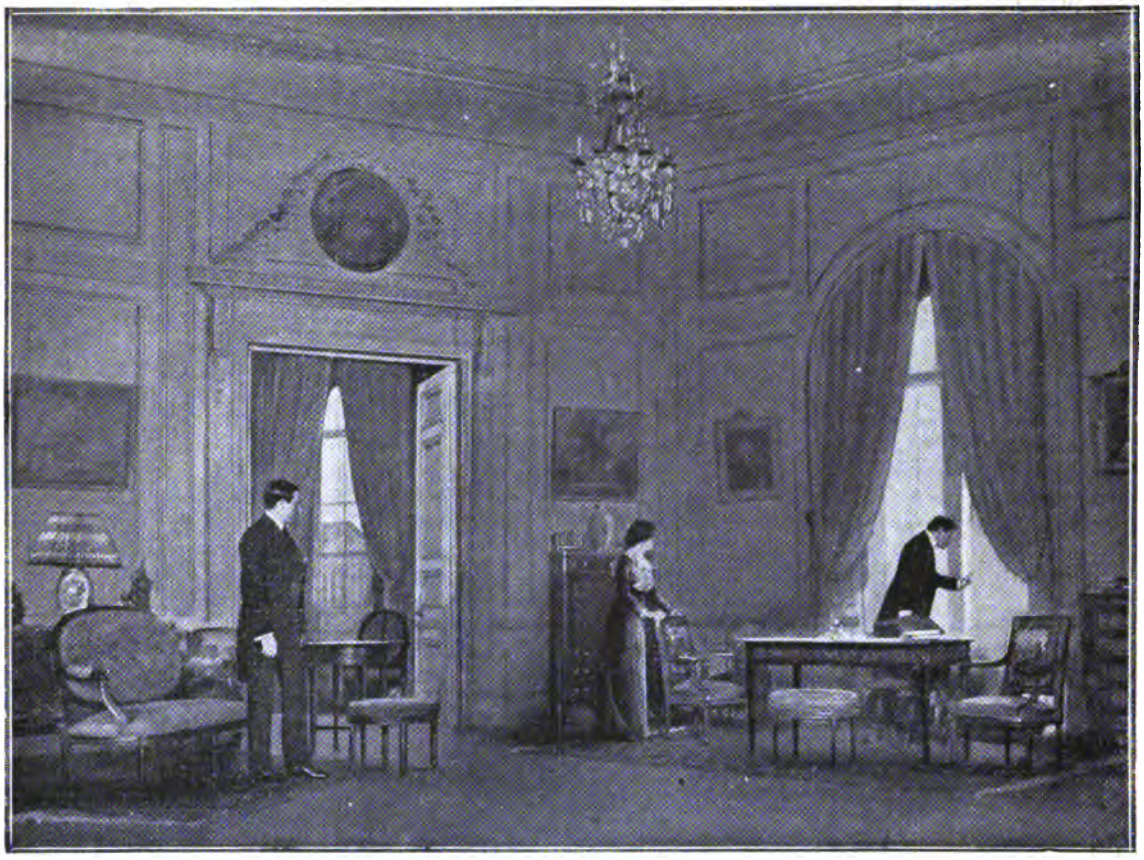
RENÉE. — Alors, c'est bien, j'attendrai.

RIDEAU



Renée. Georgette. Mérital.

Mérital : « *Le péril repoussé, si vous voulez encore de moi, je serai trop heureux, trop fier* . »



Julien. Georgette. Daniel.

Daniel. « *Le préfet nous envoie de la gendarmerie à cheval. On va dégager l'avenue.* »

ACTE II

Le cabinet de travail de Mérital à Blois. On est au premier étage d'un vieil hôtel particulier de province. A droite, une haute fenêtre par laquelle on aperçoit les cimes des arbres d'une avenue. A gauche, une porte. Au fond, une autre porte qui donne sur un vestibule. Au début de l'acte, cette porte est ouverte à deux battants. Dans le vestibule et à droite, se trouve une grande fenêtre qui fait pendant avec celle du cabinet de travail. La pièce est confortable et de bel aspect. De grandes bibliothèques et beaucoup de livres.

Scène première

DANIEL, puis GEORGETTE, puis JULIEN

Lorsque le rideau se lève, Daniel, installé au bureau, écrit des lettres. Il semble ne prêter aucune attention aux violentes clameurs qui montent de l'avenue. On devine devant la maison une foule d'un millier de personnes. Elle hurle sur le rythme des lampions : « Démission! Démission! » Parfois d'autres cris traversent ce tumulte: « Voleur! A la Loire! Pendez-le! » Ou bien les manifestants entonnent en chœur un refrain dont on ne distingue pas les paroles. Au bout d'une minute ou deux, Georgette entre vivement.

GEORGETTE. — Te voilà! Je te cherche partout!

DANIEL. — J'écris quelques lettres urgentes. Je ne sais plus où donner de la tête!

GEORGETTE. — Eh bien, tu entends?

DANIEL. — Le moyen de ne pas entendre!

GEORGETTE. — Tu sais qu'ils sont beaucoup, ce matin!

DANIEL. — Oui! Et leur nombre augmente à chaque instant. Je viens de le téléphoner à la mairie et au préfet.

GEORGETTE, qui s'est approchée de la fenêtre. — C'est épouvantable! Il n'y a pas dix agents devant la maison!

DANIEL, qui met une lettre sous enveloppe. — Moineau, ne reste pas là! Si on jetait une pierre...

GEORGETTE. — Pas de danger! Ils ne peuvent pas me voir.

DANIEL. — Enfin, je te prie de quitter la fenêtre, tu entends?

GEORGETTE, qui obéit. — Et papa qui est sorti! Quand il rentrera, ces bandits sont capables de...

DANIEL, qui s'est levé. — Non, non, le Préfet nous envoie de la gendarmerie à cheval. On va dégager l'avenue et disperser la foule.

GEORGETTE. — Ah! il se décide, M. Bucheron!

DANIEL. — Il a été surpris, il ne pouvait pas supposer que les bandes se formeraient aujourd'hui d'aussi bonne heure. Il est neuf heures et demie...

GEORGETTE. — Surtout le brave homme espère

que tout ce tapage finira par impressionner les jurés. Absolument!... Et puis, « la maison du député assiégée » ça fera bien, ce soir, dans les journaux de Paris. Si Label est sévèrement condamné, ça consolera un peu ce gredin de Hussol!

DANIEL. — Tu es injuste envers Bucheron. Il se conduit très bien...

GEORGETTE. — Oui!

DANIEL. — Mais oui! Et sa situation n'a rien de drôle. A n'en pas douter, les manifestations de ces huit jours sont l'œuvre de quelques professionnels envoyés de Paris par le président du Conseil. Le pauvre préfet s'est donc trouvé placé entre son devoir et...

GEORGETTE. — Et son ministre! Et il a choisi!

DANIEL. — Mais que lui reproches-tu?

Julien entre en coup de vent.

JULIEN. — Ah! vous êtes là!... Daniel, je n'en peux plus! Tu feras ce que tu voudras, moi, je descends. Je vais prendre une trique et cogner sur ces brutes!

DANIEL. — Tu es fou?

JULIEN. — Ils m'assommeront. Tant pis.

DANIEL. — Tu n'y penses pas, Julien! Le jour du procès, quelques heures avant l'audience...

JULIEN. — Ça m'est égal! Je n'y tiens plus! Reste ici, toi!

DANIEL. — Papa ne te le pardonnerait jamais! Et moi, je te défends de sortir!

JULIEN. — Mais tu n'as rien à me défendre!

Mais à ce moment le tumulte change de nature. Ce sont tout à coup des cris aigus et inarticulés, des cris de peur, en même temps qu'une bordée de sifflets Presque aussitôt l'on entend le galop des chevaux. L'on devine la charge et la panique. Les trois jeunes gens s'élancent vers la fenêtre.

GEORGETTE. — Les gendarmes! les gendarmes!

JULIEN. — Enfin!... Ah! la la! ce qu'ils se sauvent, les manifestants!...

GEORGETTE. — Ils ne se sauvent pas tant que ça! Regarde!

DANIEL. — Au contraire, ils résistent aujourd'hui.

GEORGETTE. — Ils ont tous des cannes!

JULIEN. — Ils tapent sur les chevaux! C'est ignoble!

DANIEL. — Ça devient tout à fait sérieux!...

GEORGETTE. — Aïe! un gendarme par terre!

JULIEN. — Où ça? Ah! oui!... Ah! oui!... Ils vont le massacrer!

GEORGETTE. — Le malheureux!

DANIEL. — Non, non, il se relève... Il dégaîne!

GEORGETTE. — Il ne peut pas rattraper son cheval!

JULIEN. — Si, il remonte!

GEORGETTE. — Mais non!

JULIEN. — Mais si! Tiens, il est en selle. Il rejoint les autres...

Pendant ce dialogue, ils ont couru de la fenêtre du cabinet de travail à celle du vestibule, et vice versa, pour suivre les péripéties de la bataille. Ils se taisent. Dans l'avenue, c'est maintenant la voix de la bravade. On crie: « A bas les flics! A bas les mouchards! Tas de capons! », etc. Et les vociférations du début recommencent: « Démission! Démission! »

GEORGETTE. — Qu'est-ce qu'ils font, les gendarmes? Ils sont partis?

DANIEL. — Ils sont allés se reformer. Ils vont charger de nouveau.

JULIEN. — Tiens, les voilà!

GEORGETTE. — Ils ont tiré leurs sabres...

Et les hurlements de la panique reprennent.

JULIEN. — Allez donc! Ah! cette fois, ça y est! Ils fichent le camp!... Ça y est! Ça y est!...

GEORGETTE. — Et ceux-là qui reviennent!

JULIEN. — Non, les agents les refoulent dans la petite rue. Ils tapent dur, les agents!

GEORGETTE. — Je crois que c'est fini.

DANIEL. — Oui, c'est fini, l'avenue est balayée...

Ils demeurent encore quelques secondes à leur poste d'observation, sans parler. Le tumulte a diminué, puis s'est éteint. Tout est silencieux.

GEORGETTE, qui, la première, quitte la fenêtre. — Quelle existence!

JULIEN. — Ah! les quatre mois qu'on vient de passer, on se les rappellera!

GEORGETTE. — Enfin, dans quelques heures, nous serons sortis de ce cauchemar!... L'audience ouvre à une heure, n'est-ce pas?

DANIEL. — A une heure, oui.

GEORGETTE. — Toute la bande vous attendra devant le palais de justice. C'est sûr! Papa sera hué, insulté...

DANIEL. — J'espère que non. Les précautions sont prises. Il y aura de la troupe...

GEORGETTE. — Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi papa empêche-t-il ses partisans de faire la police eux-mêmes? C'est enrageant! On aurait pu avoir avant le procès une contre-manifestation grandiose!

DANIEL. — Voilà ce que notre père ne veut absolument pas. Il entend n'exercer, pour sa part, aucune pression sur le jury. Il a même invité les journaux qui lui sont favorables à s'abstenir de tout commentaire.

GEORGETTE. — C'est très beau, mais...

DANIEL. — Du reste, je ne suis pas aussi assuré que toi des dispositions chaleureuses de la masse.

GEORGETTE. — Par exemple! Ici, à Blois? Et dans le département?...

DANIEL. — A Blois et dans le département et dans tout le pays, je suis convaincu que l'immense majorité, si elle n'est pas nettement hostile, tout au moins se réserve, attend les débats et le verdict.

JULIEN. — C'est mon opinion aussi.

GEORGETTE. — Vraiment?

DANIEL. — D'ailleurs, rien de plus naturel! J'admire profondément l'attitude très digne de papa : mais le public, qui n'a lu que des attaques ou des injures, est forcément impressionné.

GEORGETTE. — Il ne s'en montrera que plus enthousiaste, ce soir!

DANIEL. — Oh! évidemment, si ce coquin est écrasé...

GEORGETTE. — Et il le sera!

JULIEN. — Et comment! (Un silence.) C'est ton avis, Daniel?

DANIEL. — Je le suppose.... Mais je n'en sais pas plus long que vous! Papa n'a fait de confidences à personne. Il s'isole, il s'enferme pendant des journées entières dans son cabinet de travail... C'est même la première fois depuis bien des années qu'il ne m'expose pas ses vues... ses intentions. Au début de cette campagne, une fois, je l'ai interrogé; il m'a répondu... oh! très gentiment!... mais avec une telle réserve que je me suis gardé de recommencer!

GEORGETTE, pensive. — C'est drôle!...

JULIEN. — Tout de même, il y a quelqu'un qui

doit être au courant! C'est Renée!... Depuis une semaine qu'elle est revenue, ils ont des conversations interminables!

Un silence. Une gêne.

DANIEL. — Le procès en lui-même est des plus étranges. Les accusations lancées contre Alexandre Mérital, homme politique, sont si grotesques, que leur auteur, sans doute, ne tentera même pas d'en administrer la preuve. Tous les débats vont donc porter sur les quatre mille francs volés jadis à Me Dalbeau, c'est-à-dire sur une diffamation qui, prise isolément, ne relève pas de la cour d'assises! C'est extraordinaire!

JULIEN. — Mais alors, voyons, il suffira que papa se lève et parle!... Un vol!... En quatre mots, un honnête homme démolit une accusation aussi infecte! Non?

DANIEL. — Ça dépend! Cette calomnie est admirablement machinée... Les faits sont très anciens: ils remontent à 1883... Et nous avons affaire à forte partie. Tout le gouvernement est derrière Label.

JULIEN. — Enfin, tu es nerveux, mais tu n'es pas vraiment inquiet?

GEORGETTE. — Oui, parle-nous avec franchise! Es-tu inquiet?

DANIEL. — Naturellement, je suis inquiet. Je suis plein d'angoisse!

JULIEN. — Enfin... quoi?

DANIEL. — Enfin, je redoute le pire!

GEORGETTE. — Oh!

DANIEL. — Mais, comme tous nos amis, comme notre parti... comme vous-mêmes!...

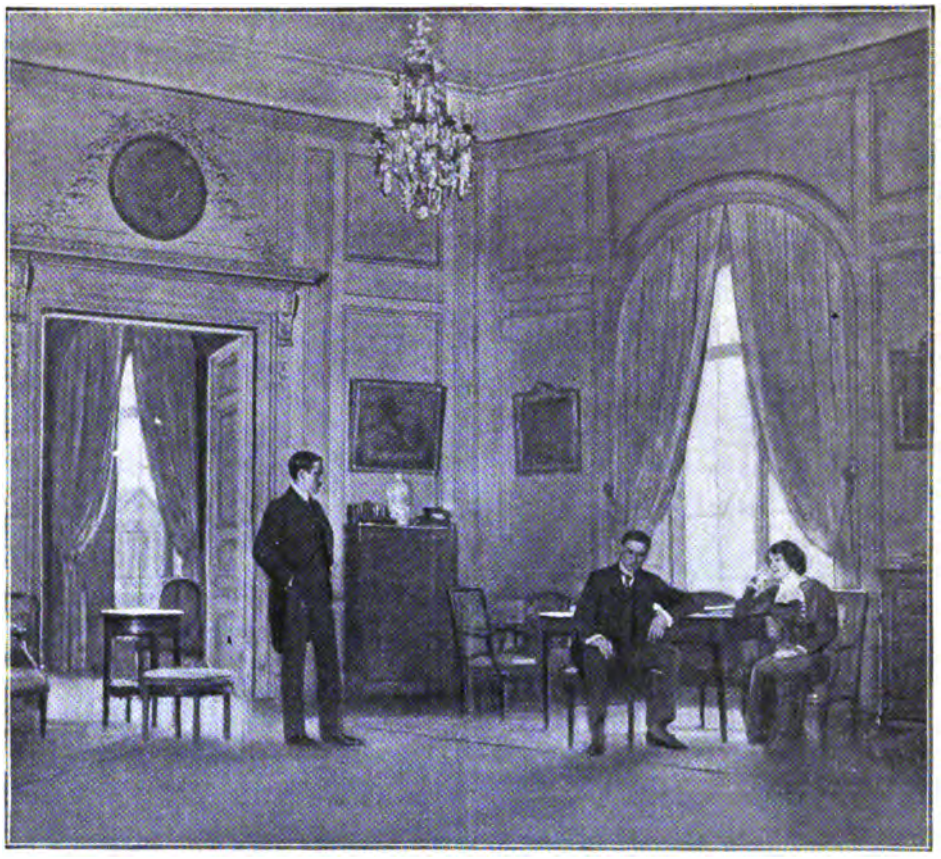
GEORGETTE, faiblement. — Pardon...

DANIEL. — Vous aussi! vous aussi! A quoi bon se mentir? Vous avez peur, très peur! Il y a beau temps que je l'ai compris! Votre épouvante est visible.

Un silence accablé.

JULIEN. — Moi, c'est du jour où le *Stentor* a publié le procès-verbal du commissaire de police...

GEORGETTE. — Un procès-verbal?...



Julien. Daniel. Georgette.

Daniel : « ... *Je redoute le pire* »

DANIEL. — Le fac-similé de la plainte Dalbeau. Ah! oui, c'est ennuyeux!... Il est, à présent, établi qu'en avril 1883, Me Dalbeau a déposé entre les mains du commissaire de police de Grenoble une plainte en vol, contre inconnu. Il est également établi que, quelques jours plus tard, il retirait sa plainte et qu'aussitôt notre père quittait l'étude, partait avec maman pour Paris. Ce n'est là, bien entendu, qu'une coïncidence, mais elle est... oui, ennuyeuse!

JULIEN. — Et Marc Label affirme que, devant la cour, il produira d'autres documents.

DANIEL. — Plus accablants encore, dit-il.

GEORGETTE. — Quels documents peut-il avoir?

DANIEL. — Est-ce qu'on sait?... Dalbeau était son oncle: l'oncle et le neveu ont pu correspondre...

JULIEN. — Avez-vous remarqué que nous ignorons à peu près tout de la jeunesse de papa?

GEORGETTE. — C'est exagéré!

JULIEN. — En tout cas, il ne fait jamais allusion à son retour à Grenoble, aux années qui ont suivi la ruine et la mort de notre grand-père... C'est-à-dire aux années de pauvreté.

GEORGETTE. — Ça, c'est vrai! Il parle surtout de la seconde partie de sa vie.

JULIEN. — Oui la partie heureuse! Il m'a raconté — oh! bien des fois! — comment il était devenu le secrétaire d'Aubry, comment Aubry l'avait pris en affection, presque adopté, avait fait sa fortune... Sur ce sujet-là, il est intarissable!...

Un silence.

GEORGETTE. — Si Label est acquitté, pauvre papa! Ce serait... ce serait effrayant!...

DANIEL. — Très cruel... atroce!...

GEORGETTE. — Il faudrait l'entourer, lui cacher notre chagrin!... Mais, c'est impossible! Il ne serait pas si tranquille, si gai, si...

Elle se tait brusquement. Sur le seuil de la porte du vestibule, Mérital vient de paraître. Il a gardé son chapeau, son pardessus, un grand cache-nez noir.

Scène II

LES MÊMES, MERITAL

MÉRITAL. — Je te dérange?

GEORGETTE, troublée. — Pas du tout!... Tu te moques de moi, papa!... J'ai été surprise...

DANIEL, intervenant. — C'est nous qui sommes indiscrets! Nous avons envahi ton cabinet. Veux-tu que nous te laissions?

MÉRITAL. — Tout à l'heure. Rien ne presse!... (Un temps.) La promenade m'a fait du bien! Je me sens tout à fait d'aplomb. Ce froid sec est délicieux. (Un temps.) Mais quelles figures!

DANIEL. — Mais non!

MÉRITAL. — Non? Voilà pourtant une petite personne qui a l'air consterné.

GEORGETTE. — Je t'assure que tu te trompes!

MÉRITAL. — Tant mieux, tant mieux! Parce qu'il ne faut pas! Il faut... (Un geste d'énergie.) Hein?... (Une pause.) On a un peu crié sous les fenêtres? « Démission, démission?... Voleur?.. »

GEORGETTE. — Oui, oui, on a crié...

JULIEN. — On s'est même battu! Et ferme! Les gendarmes ont chargé... Tu n'as pas rencontré de manifestants?

MÉRITAL. — Si, j'en ai rencontré un groupe.

Un temps.

GEORGETTE. — Ils ne t'ont rien dit?

MÉRITAL. — Non, ils n'ont fait aucune attention à moi. Ils paraissaient pressés... Un peu plus loin, j'ai croisé quelques gendarmes à cheval qui allaient également très vite... (Un temps.) Ah! je ne déjeune pas ici.

GEORGETTE. — Non?

MÉRITAL. — Non. Je suis invité par mon brave homme d'avocat. Une dernière conversation peut ne pas être inutile. Et puis, je veux le calmer; il parle bien, mais je crains qu'il ne parle un peu trop.

GEORGETTE. — J'espère que tu plaideras toi-même ta cause!

MÉRITAL. — Je ne sais pas, je ne sais pas!

Un temps.

GEORGETTE. — Il paraît que tu as encore travaillé une bonne partie de la nuit?

MÉRITAL. — Oui, j'ai paperassé, rangé des documents...

Il entre dans le vestibule et on l'y voit enlever son chapeau, son manteau, son cache-nez, ses gants. Julien a, d'un signe, appelé Daniel, et, pendant que Mérital se débarrasse de ses affaires, ses deux fils ont, à voix basse et ardente, ce rapide colloque.

JULIEN. — Questionne-le donc!

DANIEL. — Et que veux-tu que je lui demande?

JULIEN. — S'il a confiance... s'il est armé, s'il est sûr de faire condamner Label!

DANIEL. — Je ne peux pas!

JULIEN. — Et pourquoi? Tu m'ahuris! Je ne te savais pas aussi petit garçon. Il répondra, il ne refusera pas de répondre...

Un mouvement de Georgette les fait se taire. Mérital rentre dans le cabinet de travail.

MÉRITAL. — Alors, Daniel et Julien, vous me rejoignez au palais de justice...

DANIEL. — Certainement!

MÉRITAL. — Et toi, ma petite Georgette, tu passes l'après-midi avec Renée, à la maison. (En appuyant sur les mots.) Et vous ne mettez pas le nez dehors! C'est entendu?

GEORGETTE. — Je te le promets, papa.

MÉRITAL. — On tâchera de vous faire porter des nouvelles.

GEORGETTE. — Oh! je t'en prie!

MÉRITAL. — On tâchera. (Il a sonné.) Où est-elle, Renée?

GEORGETTE. — Dans sa chambre. Elle s'est levée assez tard... Elle n'a pas bien dormi. (Un temps.) J'ai envie d'aller voir si elle est prête.

MÉRITAL. — Bonne idée!

Elle sort par la porte de gauche. Le valet de chambre paraît dans le vestibule.

Scène III

MERITAL, DANIEL, JULIEN, LE VALET DE CHAMBRE

MÉRITAL. — Joseph!

LE VALET DE CHAMBRE. — Oui, monsieur.

Il entre dans le cabinet de travail.

MÉRITAL. — J'attends M. Garancier et M. Frépeau. Dès qu'ils arriveront, vous les ferez monter.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, monsieur.

MÉRITAL. — Fermez cette porte, s'il vous plaît. (Le valet de chambre se met en devoir de fermer le deux battants de la porte. Cependant:) Pourvu que le train n'ait pas de retard. J'ai à causer avec Frépeau le plus sérieusement du monde, et... (Sa montre à la main, il calcule.) Oui... on aura le temps. Tout juste! mais on aura le temps.

La porte du vestibule est close. Le valet de chambre s'est retiré. Mérital s'assied à son bureau et commence à écrire.

DANIEL, que Julien pousse en avant. — Papa, un mot! Tu veux bien?

MÉRITAL. — Mais!...

Il a levé la tête, il regarde Daniel.

DANIEL. — Nous voudrions savoir... (Mais, sous l'œil de son père, il se trouble.) Oui, nous voulons savoir où nous te retrouverons... avant l'audience. Dans la salle des Pas-Perdus?

MÉRITAL. — Ou dans la salle des témoins... Vous vous informerez.

DANIEL. — Vers midi et demi?...

MÉRITAL. — Parfait!

DANIEL. — Bon!

Un léger temps.

MÉRITAL. — C'est tout?

DANIEL, après une légère hésitation. — Oui, c'est tout.

MÉRITAL. — Eh bien, mes enfants, je ne vous retiens plus. Du reste, je vous reverrai en bas, avant de partir.

DANIEL. — Alors, à tout à l'heure?

MÉRITAL. — A tout à l'heure, mes enfants! (Daniel et Julien sont sortis par le fond. Mérital les a suivis des yeux. Resté seul, il a un petit rire amer, un grand haussement d'épaules, une sourde exclamation:) Hum! (Il semble profondément triste. Il murmure avec mélancolie.) Enfin!... (Puis, il passe à d'autres pensées. Son expression change, devient âpre et intense. On frappe.) Entrez!

Renée entre par la porte de gauche.

Scène IV

MERITAL, RENEE

RENÉE, d'une voix tant soit peu émue. — Bonjour!

MÉRITAL, très doucement. — Bonjour... Entrez, entrez!

RENÉE. — Mais vous travaillez!

MÉRITAL. — Non... vraiment! J'attends une visite... Nous avons quelques minutes à nous. Entrez, fermez la porte... venez ici, petite insensée!

RENÉE. — Insensée? Pourquoi?

MÉRITAL. — Pourquoi n'êtes-vous pas demeurée dans l'excellent Compiègne, loin de ce tumulte, tranquille?

RENÉE. — Tranquille? J'aurais été tranquille pendant que vous vous battiez, qu'on essayait de vous faire du mal!... Mais si nous étions séparés, si je ne pouvais pas vous parler, vous regarder... si je ne sentais pas votre présence... je ne sais pas, moi!... toutes les choses que j'ai lues dans les journaux... elles m'auraient tuée! Vraiment, oui, je crois que je serais morte...

MÉRITAL. — Vous tenez donc si fort à cet homme?

RENÉE. — Ah!

Elle saisit la main de Mérital et la porte à ses lèvres.

MÉRITAL. — Renée...

RENÉE. — Je vous aime tellement!... Je ne vis que pour vous!

MÉRITAL. — Ma chère petite!

RENÉE. — Je voudrais... je voudrais vous venger de vos ennemis! Oui, moi-même! De ces infâmes!... Ah!... Ah! si je pouvais quelque chose!... Je les exècre! Avant, j'étais incapable de haïr. Eh bien, à présent, je sais. Et la haine, c'est mon amour qui me l'a enseignée... Les infâmes!... Vous outrager ainsi, vous! Vous!... Un homme comme vous!

MÉRITAL, qui la considère, qui se parle à lui-même. — Voilà... Quelle différence!

RENÉE. — Comment?

MÉRITAL. — Décidément, il n'y a que ça de fort et de beau! C'est bien plus grand que tout!

RENÉE. — Mais, qu'est-ce que vous dites?

MÉRITAL. — Rien... Une idée... Alors?

RENÉE. — Tout à l'heure, pendant que cette foule hurlait sous les fenêtres, je me sentais rougir de honte, de douleur, de fureur! J'aurais voulu... Mais à quoi bon? Je suis bête! Je dis des bêtises... Et vous avez besoin de vous recueillir...

MÉRITAL, lui prenant le menton. — Mon enfant, regardez-moi! Levez la tête. A-t-elle mauvaise mine! Vous avez maigri, terriblement!

RENÉE. — Jamais de la vie!

MÉRITAL. — Jamais de la vie? Et cette pauvre figure toute petite! Il n'y en a plus! Elle tient tout entière dans ma main.

RENÉE, se dégageant. — Laissez! Vous ne vous occupez que des autres! Ce n'est pas moi qui suis à plaindre.

MÉRITAL. — Mais si, petite, c'est vous! Mais certainement! Moi, je n'éprouve pas cette surprise, cette épouvante, qui vous suffoquent. Je le savais, moi, que les hommes, c'est des bêtes sauvages, qu'ils ont besoin de mordre et de déchirer...

RENÉE. — Ah! oui, ils sont cruels!

MÉRITAL. — Trop cruels!... Ils font des choses... Renée, la semaine dernière, il a paru un article... c'est une action innommable!... un article sur votre présence dans ma maison.

RENÉE. — Qu'est-ce que...

MÉRITAL. — Je ne devrais pas vous le dire. Mais qu'importe! Vous êtes si haut! Oui, on a voulu salir jusqu'à votre pureté, jusqu'à notre tendresse!

RENÉE. — Oh!

MÉRITAL. — Hein? les monstres! (Un temps.) D'ailleurs, il y a plus beau que mes ennemis, il y a mes alliés politiques!... Ceux-là!... Il n'en reste plus trace!... Où sont-ils? On ne sait pas!... Ils se sont escamotés eux-mêmes! Provisoirement, le parti n'existe plus. La splendeur des splendeurs, c'est le maire... le maire de Blois, un ami de vingt ans! Voilà six semaines qu'il se cache! Et vous savez où? Au fond de son lit! Il a inventé ça... de se coucher, d'interdire sa porte! C'est superbe!

RENÉE. — Il n'est pas malade?

MÉRITAL. — Comment donc, le pauvre homme! Il est très malade! Il souffre d'un terrible accès de lâcheté. Ne le plaignons pas trop!... Il sera guéri demain. Pouah! pouah! pouah!

RENÉE. — Je ne vous ai jamais entendu ce ton d'amertume... Comme vous avez dû souffrir!... Oh! ne secouez pas la tête! (Tout près de lui.) Vous pouvez bien l'avouer à votre petite amie qui vous aime... Vous avez souffert?

MÉRITAL. — Peut-être... un peu... Qu'est-ce que ça fait!

RENÉE. — Et puis, ce soir, ce sera fini, glorieusement fini! Vous aurez pris une revanche magnifique!... N'est-ce pas?

MÉRITAL. — Je l'espère...

RENÉE. — Oh! pas de modestie! Je vous connais! Je vous ai entendu! Vous allez mettre le pied sur ce coquin! (Comme Mérital a consulté sa montre.) Je vous ennuie?...

MÉRITAL. — Pas du tout!... Mais j'attends Garancier et surtout Frépeau. Il s'agit d'une chose importante... capitale. Ils devraient être arrivés.

RENÉE. — Ils viennent de Paris?

MÉRITAL. — Oui.

RENÉE. — Vous savez qu'il est à peine dix heures et demie. (Elle est près de la fenêtre.) Je reste là et je les guette!... Dites-moi, tantôt, vous prendrez la parole?

MÉRITAL. — Sans doute.

RENÉE. — Quel malheur de ne pouvoir assister à votre triomphe!... Je me rappelle cette séance de la Chambre... il y a deux ans... C'était la première

fois que vous interpelliez Hussol. Et, à chaque mot, la majorité interrompait votre discours... Tout à coup, vous vous êtes redressé! Un instant, vous avez regardé tous ces hommes en fureur, et puis vous leur avez dit... oh! mais d'une voix!... « Que prétendez-vous donc? Supposez-vous qu'on m'empêche de parler, moi? » Je n'oublierai jamais le silence qui a suivi. Quelle seconde!... Vous étiez si grand! Tous les autres avaient l'air de nabots... Ah! voilà M. Garancier!... Oui, c'est lui!

MÉRITAL. — Il est seul?

RENÉE. — Je crois... Oui, oui, il est seul!

MÉRITAL. — Frépeau n'est pas là?

RENÉE. — Non... (Elle s'est retournée vers Mérital.) Votre figure a changé! Qu'y a-t-il?

MÉRITAL, d'une voix tant soit peu altérée. — Rien, rien... Maintenant, Renée, il faut me laisser.

RENÉE, avec un peu d'angoisse. — Oui... je vous laisse... J'espère que tout ira bien... Je viendrai vous dire au revoir?

MÉRITAL, distrait. — C'est cela. (Tendre et s'efforçant de sourire.) C'est cela, mon enfant chérie.

Il l'a accompagnée jusqu'à la porte du fond. Dès que Renée est sortie, une violente émotion se marque sur le visage de Mérital. Il se dirige rapidement vers la porte du fond, l'ouvre et fait entrer Garancier.

Scène V

MERITAL, GARANCIER, puis FREPEAU

MÉRITAL, rudement. — Et Frépeau?

GARANCIER. — Frépeau...

MÉRITAL. — Oui, Frépeau! Tu ne l'as pas amené?

GARANCIER. — Mais si! Il est au télégraphe.

MÉRITAL, lui donnant sur la joue une claque amicale. — Ah!... Brave type, va!

GARANCIER. — Tu as l'air tout drôle!

MÉRITAL. — Je le suis! Mon ami, je viens d'avoir très peur! J'en ai les jambes...

Un geste qui veut dire « fauchées ». Il est obligé de s'asseoir.

GARANCIER. — Rassure-toi, mon cher vieux! Il va venir, Frépeau! Il est en train d'envoyer quatre ou cinq dépêches pour remettre des rendez-vous. Tu sais, je l'ai emmené presque de force et à la dernière minute! Cristi, ça n'a pas été commode! Toutes les résistances que tu prévoyais!

MÉRITAL. — A quelle heure es-tu tombé chez lui?

GARANCIER. — Vers six heures! Je l'ai fait éveiller et je lui ai dit à brûle-pourpoint: « Mérital a besoin de vous parler avant l'ouverture de l'audience. Absolument besoin! Habillez-vous! Nous partons pour Blois. » Si tu l'avais vu! Il courait par la pièce, en chemise de nuit, il gesticulait, il criait: « Je n'irai pas! De graves affaires me retiennent à Paris! D'ailleurs, ce serait une gaffe! *et cætera et cætera*! » Au bout d'un instant, j'ai lâché l'argument suprême: « Si Mérital n'a pu vous voir ce matin, il fera remettre l'affaire. Il a un prétexte excellent! » Mon cher, tu ne t'étais pas trompé!

MÉRITAL. — Changement à vue?

GARANCIER. — Il n'a pas désarmé tout de suite, mais... mais à sept heures et demie nous sautions dans l'express et nous voici!

MÉRITAL. — Ça me fait plaisir! Garancier, ça me fait un plaisir... très grand!... Tu es un homme, toi! Donne-moi la main.

GARANCIER. — Tu plaisantes! Je t'aime fraternellement!... Je voudrais pouvoir...

MÉRITAL. — On ne peut pas davantage. Tu me sauves la vie.

GARANCIER. — Voyons!...

MÉRITAL. — Que veux-tu!

GARANCIER. — A la fin, Mérital, que signifie tout ce mystère? Tu ne me dis absolument rien! Je suis inquiet, moi aussi! Les circonstances sont graves!... Que diable prépares-tu depuis un mois ou deux? Et pourquoi a-t-il fallu que, ce matin, je cueille Frépeau dans son lit et que je le transporte ici, à bras tendus? (Et comme Mérital sourit légèrement.) Tu ne vas pas me raconter qu'il est pour quelque chose dans cette campagne?

MÉRITAL. — Cette campagne a été imaginée, préparée, dirigée et payée par Frépeau.

GARANCIER. — Quoi?

MÉRITAL. — Frépeau est l'auteur, l'auteur unique et ignoré de la tentative d'égorgement qui se poursuit depuis le mois d'août. Là!

GARANCIER. — Mérital, tu sais mon admiration pour toi. Elle est inébranlable! Mais, en ce moment — excuse ma franchise — mon bon ami, tu te fourres le doigt dans l'œil, jusque-là!

MÉRITAL. — Garancier, mon vieux Garancier, voici trente-quatre ans, au quartier Latin, alors que nous accomplissions l'un et l'autre notre seconde année de droit, tu as prononcé, pour la première fois, cette phrase...

GARANCIER. — Mais...

MÉRITAL. — Depuis lors, elle est tombée de tes lèvres dans chacune des circonstances où j'ai pu faire preuve de quelque justesse de vue, d'une certaine pénétration, d'un peu de flair! Aussi, comprendras-tu que je n'attache pas à ton jugement une importance exagérée.

Il va jeter un coup d'œil dans l'avenue.

GARANCIER, les bras au ciel. — Frépeau!... Frépeau!...

MÉRITAL, affirmatif. — Frépeau.

GARANCIER. — Mais, nom d'un chien, et Hussol? Nous savons, à n'en pas douter, que le Ministère encourage le mouvement, le chauffe, le...

MÉRITAL. — L'exploite! Parbleu! Du moment que Marc Label et son invention tiennent à peu près debout, tout ce qui veut ma mort vient les épauler! Mais, sans Frépeau, Label ne comptait pas. C'est zéro, Label! C'est un pauvre bateleur de province, des colonies!... Dans un instant il fera, devant la cour, son petit numéro, et puis nous ne le reverrons plus. Nous le reverrons à Tunis... ou à Nouméa!

GARANCIER. — Enfin, quel serait l'intérêt de Frépeau? Il se nuirait! Vous défendez la même cause, vous êtes du même parti!

MÉRITAL. — Jeune homme! Mais, quand un sale mauvais coup vous fait chanceler et qu'on ne sait pas d'où il est venu, il faut tout d'abord chercher parmi les siens. Il faut chercher l'envieux! L'envie, voilà le grand ressort! Qui ne sera jamais le premier, le chef, tant qu'on ne m'aura pas abattu? Frépeau! Qui sera président du groupe, président du Conseil, président de la République, président de tout, de préférence à Frépeau? Moi. Moi et d'autres! Mais, moi, surtout!... Alors? Alors, coupons-lui les jarrets à ce gêneur, à cet empêcheur de présider! Et, quant au parti, qu'il en crève s'il veut! C'est la moindre des affaires!

GARANCIER. — Tu m'effares!... Cet homme, parti de rien, ne serait pas satisfait de son sort?

MÉRITAL. — Oh! mon vieux, on ne se fatigue jamais de monter!

GARANCIER. — Mais...

MÉRITAL. — Va, Garancier, tu peux m'en croire! Je n'accuse pas sans certitude. J'ai recherché, rapproché, réfléchi... J'ai tellement réfléchi!... (Se touchant le front.) A cette heure, tout est lumineux, là dedans. Garancier, je t'affirme que Frépeau a fait le coup! Je t'affirme que Frépeau est un bandit, un abject, la dernière des cr... (Entre Frépeau.) Bonjour, cher ami!

FRÉPEAU, avec une certaine réserve. — Bonjour, Mérital! (A Garancier.) Rebonjour! (A Mérital.) Mon cher, avant tout, un petit mot! Je ne sais si notre ami vous a rapporté l'objection que...

MÉRITAL, qui l'arrête. — Pardon! Je vous demande pardon!... (A Garancier.) Garancier!...

GARANCIER, qui venait de s'asseoir dans un coin et qui se relève aussitôt. — Oui?

MÉRITAL. — Veux-tu...

GARANCIER, qui a compris. — Oui, oui!

Il gagne lentement la porte.

Scène VI

MERITAL, FREPEAU

MÉRITAL. — Excusez-moi. Je vous écoute.

FRÉPEAU, s'asseyant confortablement, tandis que Mérital reste debout. — Ce matin, j'ai dit à Garancier qu'étant donné l'attitude prise par le *Défenseur*, avec votre approbation, du reste — une attitude de stricte neutralité — ma présence à Blois aujourd'hui ne me paraissait guère opportune. Mais, devant l'insistance de votre envoyé, j'ai écarté cette considération et toutes autres et je suis venu. Je n'ai jamais su rester sourd à l'appel d'un ami, et ce n'est pas à mon âge qu'on se change!... Mon cher Mérital, que puis-je faire qui vous soit utile?

MÉRITAL. — Rien du tout!

FRÉPEAU. — Comment?

MÉRITAL. — Je vous remercie, mais je n'ai rien à vous demander. Tout au contraire! Si j'ai désiré cette entrevue, c'est que je me trouve en mesure de vous rendre un service, un important service.

FRÉPEAU. — Pas possible!

MÉRITAL. — Je vous assure! Et j'en suis profondément heureux! Voyez-vous, Frépeau, depuis le jour inoubliable où vous avez couvert je ne sais plus combien de kilomètres... huit cents... pour m'apporter un article de journal...

FRÉPEAU. — Mais, mon bon...

MÉRITAL. — ... je ne cesse de me répéter : « Il faut que je fasse quelque chose pour cet homme-là! » Eh bien, je crois que j'ai trouvé.

FRÉPEAU. — Quelle est cette histoire?

MÉRITAL. — Une histoire vraie. Depuis quatre mois, pas moyen de penser à moi-même, à mon procès! Frépeau, depuis quatre mois, je n'ai pensé qu'à vous!

FRÉPEAU. — Mon cher, je n'y suis plus! Parlez-vous sérieusement?

MÉRITAL. — Très. Vous allez voir. Sans doute, vous rappelez-vous, dans tous ses détails, l'affaire du Canal de Corinthe?

FRÉPEAU. — Je crois bien!

MÉRITAL. — En ce temps-là, vous étiez député?

FRÉPEAU. — Oui, j'étais à la Chambre...

MÉRITAL. — Lamentable aventure!...

FRÉPEAU. — Corinthe? Le plus affreux scandale qu'on puisse imaginer!

MÉRITAL. — Il y eut, si j'ai bonne mémoire, vingt-quatre représentants du peuple compromis...

FRÉPEAU. — Exactement. La liste Simonin.

MÉRITAL. — La liste Simonin. Ce Simonin, quel prodigieux personnage!... Un corrupteur de génie!... Hein?

FRÉPEAU, perplexe. — Nécessairement!

MÉRITAL. — Par exemple, il manquait de prudence! Curieuse idée d'écrire en clair les noms de ces vingt-quatre malheureux!

FRÉPEAU, spontané. — Ah çà!... (Oratoire.) Enfin, cette légèreté aura servi la Chose publique.

MÉRITAL. — En effet. Grâce au fatal carnet de chèques, tous les tripoteurs furent démasqués et punis... (Une pause.) Tous... sauf un!

FRÉPEAU. — Lequel?

MÉRITAL. — Celui qui n'était désigné que par une lettre de l'alphabet.

FRÉPEAU. — Ah! le fameux Z!

MÉRITAL. — Oui, ce gourmand de Z! Le crocodile de la bande. Il avait touché, à lui seul, cinq cent cinquante mille francs!... Quel appétit! (Une pause.) On a soupçonné trois ou quatre hommes politiques, n'est-ce pas?

FRÉPEAU. — Mettez sept ou huit!

MÉRITAL. — En vérité!... Et, dites-moi, Frépeau... je vous demande cela entre nous... vous ne vous formaliserez pas de ma question!... votre nom ne fut-il pas chuchoté?

FRÉPEAU. — Mon cher... je crois que si!

MÉRITAL. — Ah!

FRÉPEAU. — Oui... je crois. Je ne me souviens pas très bien... Vous savez, dans nos carrières, on est tellement attaqué!... Mais il me semble que d'obscurs diffamateurs...

MÉRITAL. — Il me semblait aussi. Et, — toujours entre nous, bien entendu!... (Une pause.)

FRÉPEAU. — Oui!...

MÉRITAL. — Consultez soigneusement vos souvenirs!... (Une pause.)

FRÉPEAU. — Oui...

MÉRITAL. — Ces diffamateurs... ces diffamateurs obscurs... (Une pause.)

FRÉPEAU. — Oui...

MÉRITAL. — Etes-vous certain qu'ils se trompaient?

FRÉPEAU, redressé. — Pardon?

MÉRITAL. — A cette époque, vous veniez de fonder le *Défenseur*. Vous n'aviez pas encore acheté le brevet qui devait vous enrichir. Votre journal ne prospérait guère...

FRÉPEAU. — Mais, qu'osez-vous me dire?

MÉRITAL. — Ceci : j'ai découvert que l'origine de votre grosse et rapide fortune, c'étaient les cinq cent cinquante mille francs de la Compagnie de Corinthe.

FRÉPEAU. — Mais il est fou! Il est complètement fou!

MÉRITAL. — Je suis en pleine santé intellectuelle! Je suis même en forme.

FRÉPEAU. — Alors, vous n'êtes qu'un insolent!

MÉRITAL. — Mon ami, le temps presse...

FRÉPEAU. — Un insolent et un menteur!

MÉRITAL. — Je cherche à vous tirer d'un mauvais pas, et...

FRÉPEAU. — Occupez-vous de vos propres affaires! Elles ne me paraissent pas trop brillantes pour l'instant! Quant à moi, je vous salue! Et une fois pour toutes! Bonjour!

MÉRITAL, qui a pris le couvre-chef de Frépeau. — Frépeau, vous auriez tort de partir!

FRÉPEAU. — Voulez-vous me donner mon chapeau!

MÉRITAL. — Le plus grand tort!...

FRÉPEAU. — Voulez-vous me...

MÉRITAL. — Je n'avance jamais rien dont je ne sois sûr. Z c'est vous...

FRÉPEAU. — Je vous prie de...

MÉRITAL. — Et j'en possède la preuve.

Il lui remet le chapeau.

FRÉPEAU, qui ne bouge pas de place. — Vraiment!... Et où est-elle, cette preuve?

MÉRITAL, tranquillement. — Là, dans mon coffre. Voulez-vous la voir?

FRÉPEAU hésite, puis. — Après tout... amusons-nous! (Il se jette dans un fauteuil.)

MÉRITAL. — Mais oui! (Il s'est approché du coffre, a introduit la clef dans la serrure, il fait jouer cette clef de façon à former le chiffre.) Vous savez que Simonin, sa peine purgée, alla s'installer à Buenos-Ayres et qu'il y est mort. Mort, sans avoir livré le nom de son principal obligé. Chacun son honneur! La fille de Simonin, qui le suivit en Argentine, y décédait également. Restait le gendre. Cet homme est revenu: il habite à présent les environs de Paris. Pour tout bien, son épouse lui avait laissé une valise pleine de petits papiers, des lettres, des notes, des comptes, — les fonds de tiroir du papa. Ces documents furent offerts, je le sais, à plusieurs amateurs. Les uns et les autres ont déclaré, après un rapide examen, que toute cette marchandise était bonne à mettre au feu. Moi, je n'ai rien examiné, j'ai acheté le tas. (Il a ouvert le coffre, y a pris un mince dossier. Lentement, il revient vers Frépeau.) Et depuis deux mois, le jour, la nuit, je me penche sur l'écriture de feu Simonin et de ses correspondants. Etrange métier !... Il faut vivre. Eh bien, grâce à ma constance, à la passion qui m'animait — la passion amicale! — j'ai fini par faire dire aux pauvres paperasses dédaignées... ce que je voulais qu'elles disent! Avant-hier soir, enfin, elles ont trahi le vieux secret si bien gardé. Avant-hier!

FRÉPEAU, croisant les jambes et se renversant dans son fauteuil. — Vous m'intéressez vivement!

MÉRITAL. — Dame!... Et, maintenant, une petite lecture. Toute petite ! Quelques lignes. Sur trois mille pièces compulsées, je n'en ai retenu que quatre: ce sont quatre lettres adressées jadis à Simonin par l'infortuné M. de Lagery, le président du Conseil d'administration de Corinthe. La première lettre est du 14 février 1886. Le post-scriptum seul nous intéresse. Le voici: (Lisant.) *La conduite de Z m'étonne beaucoup. Il m'avait dit qu'il se ferait opérer en automne, que rien ne pressait. Et j'apprends qu'il est depuis mardi dans la maison de santé de la rue Michel-Ange. Il semble faire exprès de choisir le moment où l'émission va être discutée à la Chambre. Z a touché vingt-cinq, le mois dernier. Dès qu'il vous sera possible, vous lui direz toute ma surprise.*

FRÉPEAU. — Eh bien, que prouve-t-il, votre post-scriptum?

MÉRITAL. — Tout seul, — rien. Mais joignons-y cet extrait du *Défenseur* du 16 février, — le surlendemain. (Il a pris une coupure du journal et lit.) *M. Antonin Frépeau, notre directeur et ami, vient de subir, à la maison de santé de la rue Michel-Ange, l'opération de l'appendicite. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que cette opération, pratiquée par le professeur Régibert, a parfaitement réussi.* Qu'en pensez-vous?

FRÉPEAU, dans une attitude plus attentive. — Je n'en pense rien. Vous vous moquez de moi!... Ça n'a aucun sens!... C'est... c'est un simple hasard!

MÉRITAL. — Soit! Second hasard. Je veux dire seconde lettre! Celle-ci est du 19 janvier 87. (Parcourant les pages.) Te... te... te... te... te... te... te... te... Ah!... *Z commence à m'embêter! Tantôt, à la commission, il a refusé la présidence, puis le rapport. Je ne l'entends pas ainsi. La commission doit se réunir de nouveau, la semaine prochaine. Voyez Z d'urgence. J'exige qu'il revienne sur sa décision et qu'il accepte les fonctions de rapporteur. Je l'exige.* (Prenant une coupure de journal.) *Défenseur* du 27 janvier suivant, — huit jours plus tard: *Nouvelles de la Chambre... Commission spéciale pour l'examen... et cætera... Au début de la séance, et cédant à l'insistance de ses collègues, M. Antonin Frépeau, qui avait décliné précédemment les fonctions de...*

FRÉPEAU, qui s'est levé. — Ces lettres... ces lettres sont des faux!

MÉRITAL. — Non!

FRÉPEAU. — Allons donc! Montrez-moi ça!...

MÉRITAL. — S'il vous plaît! Ecouter, regarder, pas toucher!

Frépeau avait vivement avancé la main. Plus vivement encore, Mérital a retiré le dossier qu'il tient à bout de bras.

FRÉPEAU, rageur. — Peuh! Il s'éloigne du bureau.

MÉRITAL. — Asseyez-vous donc, Frépeau! Vous allez prendre connaissance des deux autres lettres.

FRÉPEAU. — Inutile! A quoi rime tout ceci? Où voulez-vous en venir?

MÉRITAL. — C'est ça! Causons! (Il va remettre le dossier dans le coffre qu'il referme.) Frépeau, votre caractère, je le connaissais. Vous êtes l'optimiste fielleux, le bon garçon plein de rage... Vous êtes un hypocrite. Vous ne m'avez jamais plu.

FRÉPEAU. — Voilà qui m'est égal!

MÉRITAL. — Pourtant, lorsque vous êtes venu à nous, que vous vous êtes rallié à nos idées, je vous ai accueilli...

FRÉPEAU. — Avec joie!

MÉRITAL. — Je vous ai accueilli. Vous nous apportiez de la force. Et, en vérité, je vous croyais trop prudent, trop habile, pour n'être pas, — au sens le plus étroit du mot, — honnête. Sur ce point, j'ai changé d'avis.

FRÉPEAU. — Je vous préviens, Mérital...

MÉRITAL. — Laissez donc, mon cher! On cause. J'ai changé d'avis, cet été, là-bas, au bord de la mer... Ça s'est fait aussitôt après votre départ et en une seconde... dans la seconde où votre petite combinaison s'est révélée à moi...

FRÉPEAU. — Qu'est-ce...

MÉRITAL. — Où je me suis senti pris et serré entre le *Défenseur*, qui est votre journal, et Marc Label qui est votre homme...

FRÉPEAU. — Quoi? quoi? quoi?

MÉRITAL. — Et Marc Label qui est votre homme.

FRÉPEAU. — Décidément, vous êtes fou!

MÉRITAL. — Et Marc Label qui est votre homme!

FRÉPEAU. — Ça y est! La persécution a atteint ses facultés mentales!

MÉRITAL, violemment. — Et Marc Label qui est votre homme. Ne m'interrompez pas sans cesse!...

FRÉPEAU. — Bien!... Marchez!

MÉRITAL. — Alors, Frépeau, d'un coup, je vous ai compris à fond, je vous ai deviné tout entier... Je vous ai vu! Moi, les circonstances un peu rudes m'inspirent. Je me suis dit: « Le monsieur qui a monté ce piège, ce monsieur-là ne peut pas avoir les mains nettes. Il y a dans son passé du vilain... »

FRÉPEAU. — Mérital...

MÉRITAL, doucement. — Taisez-vous!... « Du vilain, vilain! Evidemment! Forcément! » Et, dans le même éclair, j'ai conçu que c'était très bien ainsi, que c'était admirable, que, de la sorte, vous me tireriez vous-même de l'embarras où vous me jetiez, car bientôt je vous tiendrais, car, si l'on s'en donne la peine, on arrive à tenir les gens de votre espèce! On tient les canailles, Frépeau!

FRÉPEAU. — Cette fois, je n'en entendrai pas davantage! Vous m'avez attiré dans votre maison pour m'insulter; c'est indigne!

Il s'est précipité vers la porte du fond.

MÉRITAL, violemment. — Frépeau, ici!

FRÉPEAU, s'arrêtant, tournant la tête. — Dites donc!

MÉRITAL. — Si vous passez cette porte avant que je vous en donne la permission, vous vous suicidez!

FRÉPEAU. — Vous ne m'effrayez pas! (Il ouvre la porte, mais il ne sort point. Hésitations, réflexions. Il referme la porte, revient à Mérital.) C'est abominable! Vous me faites une peine affreuse!... Je vous jure que vous vous trompez! Mérital, je suis votre ami!

MÉRITAL, lui posant sur l'épaule une main pesante. — Antonin!

FRÉPEAU. — Ah! vous me désespérez!... Tenez, j'en pleure! En effet, il essaie.

MÉRITAL. — J'en profite pour finir. La situation est simple: je suis indignement calomnié. Pourrai-je le démontrer à mes juges? C'est une autre affaire!... Je tremble!...

FRÉPEAU. — Quelle idée! Votre éloquence, votre...

MÉRITAL. — Je tremble pour mon parti, je tremble pour les miens... pour tout ce que j'aime. Je sais que mon adversaire tient en réserve de nouveaux arguments truqués, maquillés, mais qui, sans doute, feront impression...

FRÉPEAU. — Mais non! Tout ça finira très...

MÉRITAL, à voix douce. — Silence! Eh bien, je n'entends pas qu'il se serve de ces armes déloyales! J'entends que la vérité soit victorieuse. Sinon, ce serait trop affreux! Il faut que Marc Label se rétracte, se taise, s'effondre!... (Tirant sa montre.) Frépeau, vous avez une heure et demie pour arranger ça.

FRÉPEAU, sursautant. — Hein?

MÉRITAL. — Je dis qu'il vous reste une heure et demie pour arranger la chose.

FRÉPEAU, suffoqué. — Pour arranger quoi? Que puis-je faire?

MÉRITAL. — Un bond jusqu'au Grand-Hôtel. C'est à deux pas! Vous y entrerez sous prétexte de déjeuner. Label occupe la chambre 25. Montez, frappez à la porte... Le reste vous concerne.

FRÉPEAU. — Le reste me concerne! Le reste me concerne!... Vous êtes fabuleux, vous! Je ne le connais pas, cet homme! Je ne l'ai jamais vu!

MÉRITAL. — C'est une nature très liante...

FRÉPEAU. — Mais, tonnerre de tonnerre, que voulez-vous que je lui dise?

MÉRITAL. — N'abusez pas de ma candeur!

FRÉPEAU. — Enfin?

MÉRITAL. — Vous lui direz un seul mot: « Combien? »

FRÉPEAU, hors de lui. — O-oh!...

MÉRITAL. — Ah! il exigera une sacrée augmentation! Mettez-vous à sa place! Les trente deniers vont changer de cours. Quelle hausse! Ce sont les petits risques du métier.

FRÉPEAU. — Je vous en prie, Mérital, soyez raisonnable! Réfléchissez!... C'est insensé, c'est impossible! c'est...

MÉRITAL, définitif. — C'est comme ça.

FRÉPEAU. — Mais, sacrebleu, voulez-vous me dire...

MÉRITAL. — Non! Assez!... Assez, assez! Plus un mot!... Nous perdons des minutes précieuses! Filez!

FRÉPEAU, après une seconde, les dents serrées. — Et si je refuse?

MÉRITAL. — Notre position deviendrait fort originale. Nous dépendrions l'un et l'autre de M. Label.

FRÉPEAU. — Comment cela?

MÉRITAL. — S'il me renverse, je tombe sur vous. Et s'il me fait seulement trébucher... (Serrant les poings.) je tombe sur vous également!

FRÉPEAU. — En d'autres termes, vous tâcherez de me salir pour...

MÉRITAL. — En d'autres termes, ou bien vous musellerez ce chien, ou, dans les vingt-quatre heures, je vous nettoie, je vous supprime! (Désignant le coffre-fort, puis se touchant le front.) J'ai là et là tout ce qu'il faut. Mon brave homme, choisissez: le Grand-Hôtel ou la mort!

FRÉPEAU. — C'est un superbe chantage!

MÉRITAL. — Un contre-chantage.

FRÉPEAU. — Jolie besogne!

MÉRITAL. — Non... pas très jolie. Je ne suis pas autrement fier de cette parade. Mais au coin du bois on se défend comme on peut!

FRÉPEAU. — Vous êtes un misérable! Et vous êtes... vous êtes...

MÉRITAL, lui désignant la pendule. — Onze heures trente-quatre!

FRÉPEAU. — Je ne m'en fiche pas mal! Je n'irai pas!

MÉRITAL. — Mais si, vous irez! Et le grand air vous fera du bien. Vous m'inquiétez, Frépeau! Vous avez l'air de couver une attaque d'apoplexie. Ça m'ennuierait beaucoup de vous perdre en ce moment!

FRÉPEAU. — C'est ignoble, monsieur, ignoble!...

MÉRITAL. — Soyez donc beau joueur!... Quoi, vous comptiez que je resterais inerte, que vous pourriez me prendre à deux mains et me casser sur votre genou comme un bois mort? Mais, vous ne m'aviez jamais regardé?... J'existe, mon ami! J'existe considérablement!... Tenez, une fois, dans la rue, j'ai saisi ce colloque entre deux de nos concitoyens: « Attends un peu, j' te vais bouffer! » disait l'un. Et l'autre répondait: « Tu m'étonnes! J' crois bien que je me mettrais en travers! » Fortes paroles qui définissent à merveille notre cas. Vous avez voulu me bouffer, Frépeau, et je me suis mis en travers! J'y suis, en travers!

FRÉPEAU, le poing levé sur Mérital. — Ah!

Il s'éloigne, va coller son front aux carreaux de la fenêtre.

MÉRITAL. — Eh! oui! Je comprends! Je comprends très bien... On ne peut pas s'amuser tout le temps! (Un silence.) Onze heures trente-neuf, Frépeau!

Un silence.

FRÉPEAU, qui se retourne, qui a repris tout son sang-froid. — Mérital, depuis une heure, nous disons de grosses bêtises.

MÉRITAL. — Pas moi!

FRÉPEAU. — Vous aussi. Et, avant d'en dire, vous en avez fait! Au lieu de vous imaginer... des choses... de me considérer, sans aucun motif, comme votre ennemi, si, dès le début de cette affaire, vous vous étiez adressé à mes sentiments... oui, oui, à mes sentiments amicaux, à mon esprit de solidarité, je vous aurais épargné bien des jours de souci, bien des angoisses!... Je ne vous raconte pas d'histoires!... Antonin Frépeau a ses petits travers comme tout le monde, mais il n'est pas le faux bonhomme que vous prétendez. Il aime ses amis, il se ferait tuer pour eux! Depuis trente ans et plus qu'il est dans la politique, jamais il n'a lâché un camarade! Il a de ça, Frépeau!... (La place du cœur.) Et la preuve, c'est que, malgré vos duretés, j'y vais, au Grand-Hôtel! J'y vais de ce pas!.. Oui, au risque de me compromettre, de rencontrer des personnes de connaissance! Et pour peu que cet individu soit, comme vous le certifiez... accessible... (Avec pudeur.) vénal, eh bien, on réglera cette affaire en cinq sec!... Même s'il faut sortir la grosse galette... la très grosse!... Voilà! (Un temps.) Voilà! (Un temps.) Et ce soir, mon bon, nous brûlerons ensemble toutes ces vieilles lettres, ces... ces vieilles machines!... (Un geste vers le coffre-fort.) N'est-ce pas, Mérital?

MÉRITAL. — J'en ferai un paquet, qu'on vous remettra.

FRÉPEAU. — Parfait! (Il s'approche de Mérital.) Au revoir, mon cher ami. (Une pause.) Mérital, je vous tends la main, une main affectueuse et loyale!

MÉRITAL, après avoir assez longuement considéré cette paume. — Parlementaire! (Il lui donne la main comme on donne un pourboire.) Tenez!

FRÉPEAU, serrant la main de Mérital avec une grande énergie. — Au revoir! (Il gagne la porte, et, du seuil.) Par exemple, si je ne réussis pas...

MÉRITAL, catégorique. — Mais vous réussirez!

FRÉPEAU. — Je l'espère...

MÉRITAL, écrasant. — Vous réussirez! Il le faut! Tout ça finira très bien!

Scène VII

MERITAL, RENEE

MÉRITAL, à peine est-il seul, qu'une joie irrépressible le soulève. Il ouvre tout grands les bras, et, longuement, puissamment, il souffle. — Pfff!

Puis il court à une des fenêtres et regarde au dehors. Au bout d'une seconde ou deux, la porte s'ouvre sans que Mérital l'entende. Renée paraît; timidement, elle avance jusqu'au milieu de la pièce.

RENÉE. — Eh bien?

MÉRITAL, se retournant et d'une voix charmée. — C'est vous?

RENÉE. — Eh bien, il est venu, votre M. Frépeau?

MÉRITAL. — Ma petite douceur, ma fraîcheur!

RENÉE. — Comme vous avez l'air content!

MÉRITAL. — Je suis bien heureux! C'est fini! Renée, on va pouvoir s'aimer... Dans un instant, je vais vaincre! Je tiens la victoire!

RENÉE. — Oui!

MÉRITAL, déçu. — Oui! Elle répond: « Oui! »

RENÉE, gaiement. — Que vous êtes mauvais! Je vous regarde, je vous écoute...

MÉRITAL. — Et cette nouvelle ne vous arrache pas un grand cri de délivrance?

RENÉE. — Quelle nouvelle?

MÉRITAL. — Je vous annonce que, tout à l'heure, je ferai condamner ce scélérat!

RENÉE. — Mais... vous ne m'apprenez rien... Je le savais, je l'ai toujours su!

MÉRITAL. — Vous en étiez certaine?

RENÉE. — Certaine! certaine!

MÉRITAL. — A ce point?

RENÉE. — Je mourais d'indignation, mais je n'étais pas plus inquiète que vous-même! Souvenez-vous.

MÉRITAL. — Et vous ne montriez pas un peu de tout ce courage pour me réconforter?

RENÉE. — Mais non! Je ne vous ai jamais menti.

MÉRITAL. — Vous aviez cette conviction absolue, cette foi?

RENÉE. — Oui... Naturellement!

MÉRITAL. — Mais... pourquoi, Renée?

RENÉE. — Pourquoi?... Pour toutes les raisons! Parce que vous êtes... vous êtes... vous êtes vous!... Il fallait bien qu'au grand jour l'innocence, l'honnêteté, la... la noblesse, soient les plus fortes! C'était fatal.

MÉRITAL, sourdement. — Oui...

RENÉE. — Que signifient toutes ces questions?

MÉRITAL. — Je ne le sais pas moi-même...

RENÉE. — Je vous ai déplu?

MÉRITAL. — Oh! non!

RENÉE. — Je le vois bien!

MÉRITAL. — Je vous jure que non!

RENÉE. — Alors, qu'y a-t-il?

MÉRITAL, l'écartant de lui, doucement. — Ma petite âme... ma petite âme, je ne vous mérite pas!

RENÉE. — Vous me faites peur!

MÉRITAL, avec tendresse. — Non! (Il lui prend la main. Un temps.) Pourtant, ma chérie... (Il s'arrête.) Pourtant, vous avez vu que tout le monde doutait de moi?...

RENÉE. — Tout le monde... Qui?

MÉRITAL. — Mais... jusqu'à mes enfants!

RENÉE. — Je ne comprends plus! Vos enfants... De quoi ont-ils douté?

MÉRITAL. — Ils sont gagnés par le soupçon. Tout au fond d'eux-mêmes, ils craignent... ils craignent bien que je ne sois coupable!

RENÉE, un grand rire indigné. — O-o-oh!

MÉRITAL. — Ils en sont à peu près convaincus!

RENÉE. — Comment osez-vous dire une chose pareille?

MÉRITAL. — Quoi! vous n'avez pas remarqué leurs mines, leur silence, leur gêne affreuse?

RENÉE. — Mais vous les insultez horriblement! Je les quitte, et...

MÉRITAL. — Non, non! Elle ne s'en est même pas aperçue!

RENÉE. — Mais je vous jure que...

Elle se tait à cause de la figure bouleversée de Mérital.

MÉRITAL. — Elle ne s'en est pas aperçue! Comment aurait-elle fait? Elle ne voit que le beau, cette petite, elle ne voit que le beau!...

Il a des larmes, brusquement.

RENÉE. — Mais qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? Il y a quelque chose!... Pourquoi êtes-vous ainsi? Vous avez du mal!

MÉRITAL. — C'est trop! Cette fois, c'est trop!... J'ai été solide... J'ai tenu tête à la meute, j'ai supporté, sans broncher, la défection des amis, la défiance des miens... mais cette candeur... cette candeur divine... c'est trop!...

RENÉE. — Que voulez-vous dire? Vous me faites une peur atroce!... Je vous aime!

MÉRITAL. — Renée, si j'avais été autrefois un gamin dévoyé, si j'avais, il y a bien des années, commis une action mauvaise, est-ce que vous m'aimeriez encore?

RENÉE. — Mais pourquoi me...

MÉRITAL. — Renée, pourriez-vous m'aimer encore si j'avais... si j'avais volé?

RENÉE, devinant soudain. — Non, non!... Taisez-vous!...

MÉRITAL. — Si j'avais volé les quatre mille francs à Mᵉ Dalbeau?

RENÉE. — Taisez-vous! Taisez-vous!

MÉRITAL. — Trop tard! Je ne peux plus me taire.

RENÉE. — Je vous en supplie...

MÉRITAL. — Je ne peux plus!... C'est vrai, c'est la vérité pure. J'ai fait cela.

RENÉE. — Non! Je ne veux pas!... Je ne vous croirai jamais!

MÉRITAL. — J'ai fait cela, Renée.

RENÉE. — Non! c'est impossible! c'est faux!... Je ne vous crois pas! (Implorant.) Ce n'est pas vrai?

MÉRITAL, tout bas. — Si!

RENÉE. — Oh!

Un silence.

MÉRITAL. — Voilà... J'étais bien résolu à me taire, bien résolu! Et puis, votre confiance et votre amour étaient si merveilleux!... Moi, je ne pouvais rien vous donner de pareil... Alors, je vous ai donné ça, qui vaut bien plus que ma vie... Je vous ai donné mon secret.

RENÉE. — Vous... Vous!

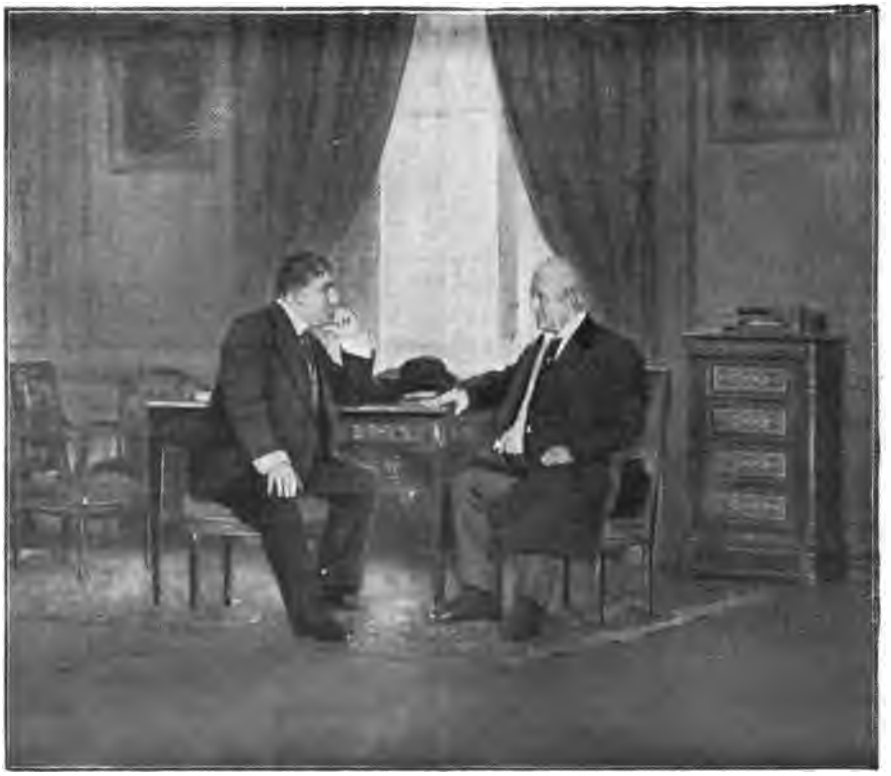
MÉRITAL. — Si j'ai brisé mon bonheur, tant pis pour moi! Je serai bien misérable!... Je ne comprends pas encore pourquoi j'ai parlé.. Si, je comprends... Ça été... un désir d'égalité morale. Vous êtes si grande, ma petite Renée... j'ai essayé de m'élever jusqu'à vous! (Un silence.) Maintenant, je suis forcé de partir.

RENÉE, égarée. — Vous me laissez?

MÉRITAL. — Il est l'heure. On m'attend. Il faut que j'aille défendre contre une minute d'aberration les trente années qui ont suivi, trente années très propres, celles-là, très droites!... Et, surtout, surtout, il faut que je sauve mon nom, le nom et l'honneur de mes enfants, de mes trois petits qui n'ont rien fait de mal... A tout à l'heure, ma Renée! Quand je reviendrai, nous verrons, nous parlerons... Vous me direz. (Les larmes reviennent et l'étouffent.) A tout à l'heure!

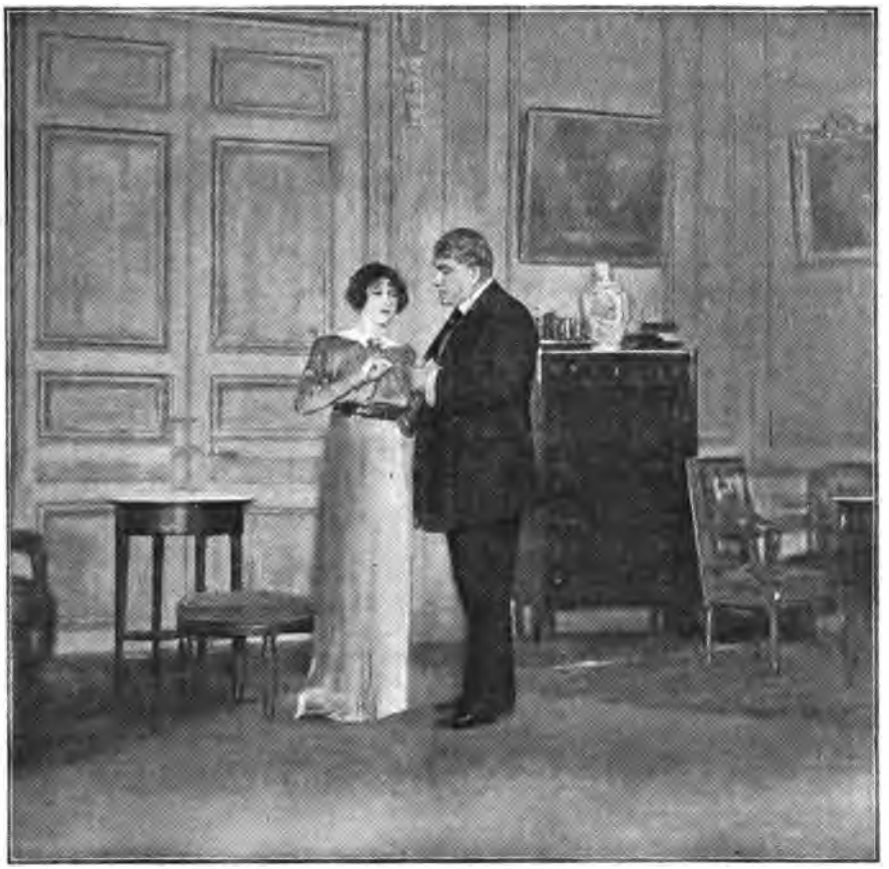
Il sort.

RIDEAU



Mérital. Frépeau.

SCÈNE VI. — Frépeau : « *Vous savez, dans nos carrières, on est tellement attaqué..* »



Renée. Mérital.

SCÈNE VII. — Mérital : « *Soyez égale à vous-même! Comprenez-moi, approuvez-moi* »

ACTE III

Même décor. La porte donnant sur le vestibule est fermée.

Scène première

RENEE, GEORGETTE

Renée est à demi étendue sur un canapé. Elle tient à la main un livre ouvert. Georgette, d'abord assise, se lève, va et vient par la pièce, se rassied, se relève. Après un long silence.

GEORGETTE. — Tu lis, Renée?

RENÉE. — Oui...

GEORGETTE. — Non, tu ne lis pas! Tu n'as pas tourné une page depuis une demi-heure!

RENÉE. — Laisse-moi, mon petit Moineau, je rêvasse... Je pense...

GEORGETTE. — Ah! cette attente est plus mauvaise encore que tout le reste! (Un silence.) Deux heures vingt... Ce n'est pas la peine de s'impatienter... Nous ne pouvons pas avoir de nouvelles avant une bonne heure et demie. (Un silence.) Tu ne veux pas descendre? On s'installerait au petit salon.

RENÉE. — Nous sommes très bien. Dans toutes les autres pièces, il fait un froid!...

GEORGETTE. — C'est vrai, on gèle dans cette maison! (Elle va tisonner le feu.) Dire qu'à trois cents mètres d'ici il se passe une chose... une chose terrible!... à laquelle nous pensons sans cesse depuis des jours et des jours et que nous ne savons rien... absolument rien!... Mon Dieu! que c'est agaçant!... (Un temps.) Tu es calme, toi! Tu as de la chance de pouvoir te dominer. Moi, mes nerfs!... (Un temps.) Je t'ennuie?

RENÉE. — Moineau, je voudrais te voir assise.

GEORGETTE. — Oui, je vais te laisser tranquille... Tiens, je vais dessiner! (Elle s'installe au bureau, presque aussitôt elle se redresse.) Tu as entendu?

RENÉE. — Quoi?

GEORGETTE. — Il me semble qu'on a refermé la porte d'entrée...

RENÉE. — Mais non! Mais non!

GEORGETTE. — Je t'assure! (Elle a gagné une fenêtre.) Parfaitement, c'est quelqu'un! Il y a un fiacre devant la maison. Qui peut venir à cette heure-ci?

RENÉE. — Un journaliste, peut-être.

GEORGETTE. — Jamais de la vie! Tous les journalistes sont au Palais... (Un temps.) J'ai envie d'aller voir!

RENÉE. — Pas du tout! Ne te montre pas! Si ce sont des nouvelles, Joseph les...

Entre le valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE, à demi-voix. — M. Frépeau.

GEORGETTE. — M. Frépeau?

LE VALET DE CHAMBRE. — Il est là. (Il fait signe que Frépeau est monté, qu'il attend sur le palier.) Il demande s'il peut dire un mot à mademoiselle Georgette.

GEORGETTE. — Renée?...
RENÉE. — Naturellement!
GEORGETTE, à Joseph. — Oui! Oui!
Joseph introduit Frépeau.

Scène II

RENEE, GEORGETTE, FREPEAU

FRÉPEAU, paternel. — Bonjour, ma petite Georgette! Bonjour, mon enfant! Je suis bien content de vous voir!
GEORGETTE. — Moi aussi, monsieur, je...
FRÉPEAU. — Vous êtes délicieuse! Un peu pâlote!... Nécessairement! nécessairement!... Les circonstances!... Mademoiselle de Rould, je supppose...
GEORGETTE. — Oui... Renée, je te présente monsieur...
FRÉPEAU. — Charmé de vous rencontrer, enfin, mademoiselle!... J'arrive du palais de justice.
GEORGETTE. — Ah!... Où en est-on?
FRÉPEAU. — En ce moment, Marc Label a la parole. Je n'ai entendu que les deux ou trois premières phrases de sa déposition et je me suis enfui!... (Consultant sa montre.) Il y a un train à deux heures cinquante-sept; je vais le prendre. Ces histoires-là me rendent malade!
GEORGETTE. — Vous êtes donc bien inquiet?
FRÉPEAU. — Pas du tout! J'ai grande confiance! Seulement, quand il s'agit de mes amis, moi!... Et surtout d'un homme comme votre cher papa!
GEORGETTE. — Monsieur Frépeau, je vous en prie, dites-nous l'absolue vérité! Est-ce que...
FRÉPEAU. — Je vous la dis, mon enfant! Je suis plein d'espoir. Votre cher papa doit remporter un triomphe!... Ou alors ce serait à... Mais non, non! Marc Label est un garçon trop raisonnable pour...
RENÉE. — Trop raisonnable?
FRÉPEAU. — Je veux dire: ce... ce bluffeur, ce drôle, n'aura pas la bêtise de... d'insister... Impossible! Rien à craindre.
GEORGETTE. — Vous croyez?
FRÉPEAU. — Nécessairement! nécessairement!... Et, la preuve, c'est que je suis ici. J'ai pensé que ma visite rendrait un peu de calme à une petite âme tumultueuse... à deux petites âmes tumultueuses... et que... (Il a regardé l'heure.) Oui!... Je voulais aussi vous demander un petit service, Georgette.
GEORGETTE. — A moi?
FRÉPEAU. — Oui. Rappelez donc à ce cher papa... Il devait me remettre ce soir un... un... un paquet. Mais je pars; alors, je l'enverrai prendre, ce paquet, demain... demain matin.
GEORGETTE. — Bon!
FRÉPEAU. — J'enverrai mon secrétaire... Il arrivera par le premier train. Mérital peut lui remettre la chose en toute sécurité. C'est un homme de confiance.
GEORGETTE. — Je préviendrai papa.
FRÉPEAU. — La commission est sérieuse. Je vous la confie aussi, mademoiselle de Rould.
RENÉE. — Certainement!
FRÉPEAU. — C'est tout simple!... Que Mérital ait l'obligeance de tenir prêt pour demain, vers... vers dix heures, le petit paquet des... le petit paquet de... le petit paquet de monsieur Frépeau. Il comprendra! Dites-lui: « Le petit paquet de monsieur Frépeau. »
RENÉE. — Comptez sur nous!
FRÉPEAU. — Merci!... Ah! je préfère qu'on l'enveloppe soigneusement...
GEORGETTE. — Ah! bien.
FRÉPEAU. — Oui... Il est inutile que mon homme de confiance fourre son nez dans mes... dans... C'est inutile!... Alors, deux cachets, n'est-ce pas? deux bons cachets.
GEORGETTE. — Entendu!
FRÉPEAU. — Vous n'oublierez pas?
GEORGETTE. — Non, non!
FRÉPEAU. — Là-dessus, je me sauve! Mes respects, mademoiselle!
RENÉE. — Au revoir, monsieur! Je vous remercie mille fois de...
FRÉPEAU. — Quelle plaisanterie!... Au revoir, ma chère enfant!
GEORGETTE. — Mais je descends avec vous!
FRÉPEAU. — Je m'y oppose! Je m'y oppose formellement! Demeurez ici. A bientôt! (Il a gagné la porte. Avant de sortir.) Préparer et cacheter le petit paquet de monsieur Frépeau.
ENSEMBLE { GEORGETTE. — Ce sera fait!
RENÉE. — C'est convenu.
FRÉPEAU. — Mille grâces!

Scène III

RENEE, GEORGETTE, puis JULIEN

GEORGETTE. — Il est gentil, ce vieux!
RENÉE. — Il a été très aimable.
GEORGETTE. — Seulement, je ne suis pas tranquillisée le moins du monde! J'ai une peur affreuse, maintenant!
RENÉE. — Pourquoi?
GEORGETTE. — Frépeau qui n'ose même pas attendre le verdict! Tu trouves que c'est rassurant, toi?
RENÉE. — Il nous a expliqué...
GEORGETTE. — Des histoires!... Son impression aura été mauvaise, voilà!... Il faisait une tête!
RENÉE. — Il était un peu...
GEORGETTE. — Renée, tu verras, tu verras! Label va être acquitté, porté en triomphe...
RENÉE. — Tu es folle, Georgette!
GEORGETTE. — Et alors, quelle existence!
RENÉE. — Mais, tais-toi!
GEORGETTE. — C'est aussi l'opinion secrète de mes frères! Je peux bien te l'avouer, à présent!
RENÉE. — Tais-toi! Je t'ordonne de te taire! Tu finirais par me... Je te répète qu'avant de sortir ton père m'a dit en propres termes...
Julien a surgi.
JULIEN, à tue-tête. — Hourra!
RENÉE, portant les mains à sa poitrine. — Oh! que vous m'avez effrayée!
JULIEN. — Hourra! hourra! hourra!
GEORGETTE, le bourrant de coups de poing. — Tu es bête!... Quoi? Parle donc!
JULIEN. — Marc Label, admirable, sublime! C'est un frère, ce garçon-là!
GEORGETTE. — Comment? Pourquoi?
JULIEN. — Eh bien, voilà trois quarts d'heure qu'il dépose et il n'a pas cité un fait, pas fourni une preuve! Il n'apporte rien, absolument rien!
GEORGETTE. — Mais, qu'est-ce qu'il dit?
JULIEN. — Il bafouille... Il raconte sa propre

existence, de vagues histoires de Tunis... On l'aurait impliqué autrefois dans une affaire de chantage pour se débarrasser de lui... Enfin, au lieu d'accuser, il se défend.

RENÉE. — Alors?

JULIEN. — Alors, le président l'a rappelé deux fois déjà à la question et le public murmure... Il y a même eu un coup de sifflet!

GEORGETTE. — Mais, quand tu es parti, il n'avait pas fini de parler?

JULIEN. — Non!

GEORGETTE. — Peut-être a-t-il gardé pour la fin les... les choses...

JULIEN. — Jamais de la vie! Il est lamentable, il s'écroule! Vous ne pouvez pas vous rendre compte!...

GEORGETTE. — Tout de même, tu aurais dû attendre quelques minutes de plus!

JULIEN. — Je te remercie! Si tu crois que c'est pour mon plaisir que je me suis dérangé. J'étais assis derrière papa, tout à coup il s'est retourné et il m'a dit: « Va annoncer aux petites que le procès est fini. » Il a bien fallu que...

GEORGETTE. — Monsieur Garancier!

Scène IV

LES MÊMES, GARANCIER, DANIEL

GARANCIER. — Mes amis, le procès est fini!

ENSEMBLE
GEORGETTE. — Pas fini pour de bon?
RENÉE. — Déjà?
JULIEN. — Comment... fini?...

GARANCIER. — Fini! Archifini! Et un succès!...

DANIEL. — Verdict affirmatif sur toutes les questions. Pas de circonstances atténuantes. Label est condamné à un an de prison.

ENSEMBLE
GEORGETTE, bondissant par la pièce. — Un an! Chic! Chic!... Chic! chic! chic!...
JULIEN. — Qu'est-ce que tu nous chantes? Il n'est pas trois heures et demie!

DANIEL. — Il s'est produit un coup de théâtre. Label a quitté l'audience.

JULIEN. — Quitté l'audience!

GARANCIER. — Parfaitement!

DANIEL. — Au beau milieu d'une phrase, il s'est arrêté net et il a déclaré d'une voix théâtrale: « Devant l'hostilité de la Cour et du public, je m'en vais, j'en appellerai au pays! » Et, en effet, il est parti après avoir prié son avocat de ne pas le défendre.

JULIEN. — Et on ne l'a pas empêché de sortir?

GEORGETTE. — Oui!

DANIEL. — De quel droit l'aurait-on fait?

GARANCIER. — Dans un procès de presse, l'accusé est libre.

RENÉE. — Et après son départ?

JULIEN. — Oui, après?

DANIEL. — Après, c'est allé très vite. Les avocats n'ont pris la parole ni l'un ni l'autre. Papa s'est levé et il a lu un billet que lui avait adressé Me Dalbeau, peu de temps avant de mourir, — un billet conçu en termes très affectueux...

GARANCIER. — En termes qu'on n'emploierait fichtre pas à l'égard d'un voleur! Ensuite, Mérital a parlé... Il a parlé... oh! pendant cinq minutes tout au plus!... mais avec une grandeur incomparable. N'est-ce pas, Daniel!

DANIEL. — Et si simplement! Il s'est surpassé.

GEORGETTE, frémissante, à demi-voix. — Oh!

JULIEN. — Qu'a-t-il dit?

GARANCIER. — Il ne s'est pas occupé un instant des faits de la cause, du procès en lui-même. Non... Il a évoqué son labeur, ses longs efforts, ses enthousiasmes... D'ailleurs, ça ne se raconte pas!... C'était beau, voilà tout!

DANIEL. — C'était profondément émouvant.

GARANCIER. — J'ai pleuré à chaudes larmes!

GEORGETTE. — Renée, et nous n'étions pas là!

JULIEN. — Ni moi! Je faisais le commissionnaire!

GEORGETTE. — Nous aurions pleuré aussi!

GARANCIER. — Bien sûr! Vous pleurez maintenant.

En effet, les deux jeunes filles s'essuient les yeux.

JULIEN. — Ce coup-ci, on va le coffrer, M. Marc Label!

DANIEL. — Je ne le crois pas. De l'avis des journalistes qui nous entouraient, Label se mettra en sûreté promptement.

JULIEN. — Oh!

GARANCIER. — Avec l'argent de ses protecteurs. C'est aussi mon opinion. Avant peu, le gaillard naviguera vers quelque Amérique.

GEORGETTE. — Ce serait trop fort!

JULIEN. — Immonde!

GARANCIER. — Sont-ils jeunes! Ils se fâchent au lieu de danser de joie!

RENÉE. — Daniel, où est votre père?

DANIEL. — Nous l'avons laissé dans la salle des Pas-Perdus. Il nous a priés de le précéder.

GARANCIER. — Il serre des mains et des mains et encore des mains!... Ah! les amis ne lui manquent plus.

GEORGETTE, qui est près de la fenêtre. — Voilà l'auto. C'est papa qui arrive.

GARANCIER. — Il s'est échappé!

GEORGETTE, s'élançant vers la porte du vestibule. — Moi, je vais à sa rencontre! Je veux l'embrasser tout de suite. Elle sort.

JULIEN. — Moi aussi! Tu viens, Daniel? Il sort.

DANIEL. — Mais oui! Allons-y tous! Renée!

RENÉE. — Non, vous! Vous trois!

GARANCIER. — Oui, oui, ses enfants!... Nous l'attendrons ici, nous.

Scène V

RENEE, GARANCIER, puis MERITAL

RENÉE. — Comment a-t-il pris tout cela? Quelle figure faisait-il?

GARANCIER. — Le patron?

RENÉE. — Oui... à la fin, après l'arrêt?

GARANCIER. — Je ne vous cacherai pas qu'il m'a paru d'une humeur détestable.

RENÉE. —Ah!...

GARANCIER. — Si je vous raconte quelque chose, vous ne le répéterez pas?

RENÉE. — Mais non!

GARANCIER. — Je suis convaincu que, ce matin, avant de se rendre à l'audience, Mérital a commis... une grosse boulette.

RENÉE. — Que voulez-vous dire?

GARANCIER. — Il soupçonnait quelqu'un... un de ses amis, de la pire des trahisons... d'avoir manigancé toute cette affaire. Je n'ai malheureusement pas le droit de vous nommer la personne... C'est Frépeau. Soupçon injuste, absurde!... Ce qui n'aura pas empêché Mérital de malmener d'une façon ter-

rible ce pauvre homme! Maintenant, il voit sa méprise, et, comme il a bon cœur, les remords lui gâtent sa joie. Voilà toute l'histoire!... Je le connais si bien, Mérital!... Il ne veut écouter personne! Tantôt, je l'avais mis en garde!... Mais il se moqua toujours de moi. Il prétend que, depuis trente-quatre ans, je baigne, je marine dans l'erreur. Ce n'est pas vrai!... C'est lui qui se fourre parfois le doigt... Ah! voici le triomphateur!...

Mérital est entré.

MÉRITAL. — Bonsoir, ma petite Renée!

RENÉE. — Bonsoir! Je suis contente! Je vous félicite. Je suis si contente!

GARANCIER. — Il a été prodigieux, cet homme-là!

MÉRITAL, avec impatience. — Garancier!

GARANCIER. — Je dis la vérité. Tant pis pour ta modestie! Et, à présent, mon vieux Mérital, on va s'embrasser, hein?

MÉRITAL. — Mon ami, de grâce...

GARANCIER. — Oh! si!

MÉRITAL. — Mais non!

GARANCIER. — L'accolade!...

MÉRITAL. — La paix!

GARANCIER. — Tu es gentil!

MÉRITAL. — C'est agaçant à la fin! Je viens de subir en bas les mêmes effusions ridicules...

GARANCIER. — Je ne te reconnais pas!

MÉRITAL. — Je suis fatigué, excédé. Là!

RENÉE. — Voulez-vous que nous vous laissions?

MÉRITAL. — Non, petite Renée, tout au contraire, je désire bavarder un peu avec vous. Avec vous qui n'êtes pas excessive et affolée!

GARANCIER. — Alors, je m'en vais!

MÉRITAL. — Si tu veux. Une seconde, toutefois! Il va venir, je suppose, des gens...

GARANCIER. — Des tas!

MÉRITAL. — Eh bien, rends-moi le grand service de t'installer avec Daniel au salon. Vous recevrez à ma place.

GARANCIER. — Tout le monde?

MÉRITAL. — Tout le monde.

GARANCIER. — Il y a certains visiteurs que tu seras bien forcé de...

MÉRITAL. — Je ne veux voir personne. Dites que j'ai la migraine, ou une rage de dents, ou une attaque d'apoplexie, ou que je suis éreinté et que je me repose, dites ce qu'il vous plaira, mais je désire qu'on me laisse tranquille! C'est compris?

GARANCIER. — Fort bien! Moi, je ne demande pas mieux! Je ne demande pas mieux!...

Scène VI

MERITAL, RENEE

MÉRITAL. — Quel serin!

RENÉE. — Pauvre Garancier!

MÉRITAL. — Il m'irrite! Et mes enfants m'ont irrité davantage.

RENÉE. — Ils sont si heureux!

MÉRITAL. — Parce que les choses ont bien tourné! Alors, au diable la méfiance, les soupçons!... Cette grosse joie égoïste me fait horreur!

RENÉE. — Oh!

MÉRITAL. — Oui... pardon!... Je souffre! J'ai tant souffert pendant cette audience!... Renée, c'est fini, n'est-ce pas?... fini?

RENÉE. — Quoi?

MÉRITAL. — L'amour? J'ai tout perdu?... Je l'ai cassé, votre bel amour pour moi?

RENÉE. — Mais non, non! Mille fois non! Je suis à vous! Je vous aime!

MÉRITAL. — Pas comme avant!

RENÉE. — Je vous jure... sur quoi faut-il vous jurer que...

MÉRITAL. — C'est impossible! Ce ne sera plus jamais la même chose!

RENÉE. — Mais quelle folie!

MÉRITAL. — Je le sens à l'angoisse qui m'écrase le cœur depuis que nous nous sommes quittés.

RENÉE. — Je vous dis que...

MÉRITAL. — J'ai peur de vous, ma Renée! Vous me faites peur, maintenant.

RENÉE. — Ecoutez-moi!

MÉRITAL. — Ah! ce procès! Comment ai-je pu le suivre, prononcer les paroles nécessaires?

RENÉE. — Je vous supplie de...

MÉRITAL. — Je ne pensais qu'à vous, ma petite, à la petite chose pleine de détresse et de révolte que j'avais laissée à la maison! Votre regard m'a poursuivi...

RENÉE. — Oui, c'est ma faute, ma faute!... Je le savais. J'ai été bête! Je ne suis qu'une petite imbécile!

MÉRITAL. — Ne blasphémez pas! Même quand elle me fait tout ce mal, j'adore votre franchise... oui, à deux genoux! C'est si bien!

RENÉE. — Ah! c'est si bien, vraiment?... C'était si bien d'accueillir avec... oui, avec de l'hostilité un aveu comme le vôtre?... En effet, c'était magnifique! Je m'en veux affreusement! Je ne me pardonnerai jamais ma bêtise.

MÉRITAL. — Renée...

RENÉE. — Ma bêtise et ma dureté. Aucun mot n'est assez fort. Seulement — oh! croyez-moi, je vous le demande en grâce! — une seconde après votre départ, j'ai compris. J'ai compris combien votre mouvement était beau, était touchant. Et je voulais sortir, courir, vous rejoindre dans la rue pour implorer mon pardon! J'étais éperdue!...

MÉRITAL. — Son pardon!

RENÉE. — J'ai passé, de mon côté, un après-midi de torture... Je me répétais tout le temps: « Ainsi, je suis aimée plus que je ne pouvais l'espérer. Plutôt que de feindre devant moi, il m'a livré son souvenir le plus douloureux!... Je suis déjà sa femme, sa vraie femme... » Et cette pensée, au lieu de me soulever de joie, était déchirante... Car je vous avais laissé partir sans un mot de tendresse!... Même je m'étais, un instant, éloignée de vous... de vous qui êtes ma vie! Mais vous ne voudrez plus me croire.

MÉRITAL. — C'est demain que je redoute! C'est le jour où votre émotion tombera, où vous réfléchirez... Renée, je veux garder votre estime!

RENÉE. — Mais pas une seconde vous ne l'avez perdue! A la fin, que supposez-vous? Que je suis avec vos ennemis, que j'invoque contre vous cette... cette chose d'autrefois?... D'abord, quoi que vous ayez fait, vous n'avez pas commis une action basse!... (Et comme Mérital proteste.) Oh! jamais, jamais! Je le sais, je le devine... je le jure!

MÉRITAL. — Mon enfant, j'ai pris sur un bureau une lettre adressée à un autre, une lettre qui contenait des billets de banque, et je l'ai fourrée dans ma poche! Voilà!

RENÉE. — Mais... mais...

MÉRITAL. — Mais c'est ainsi! Et pourtant, Renée... (Il s'arrête.)

RENÉE. — Oui, dites!

MÉRITAL. — Oui. Je me le suis promis. Je me suis promis qu'après la Cour d'assises je demanderais son audience à l'enfant que j'aime... Venez, ma petite bien-aimée, venez ici, près de moi. (Il se recueille.) Lorsque je me suis approprié cet argent... Non, il faut commencer par le commencement. Renée, aux approches de la vingtième année, j'avais une âme farouche... Je la devais surtout à mon enfance opprimée. Elle a été bien affreuse, mon enfance! Elle s'est écoulée à Grenoble, dans une des plus belles maisons de la ville, dans le luxe et le désespoir. Mon père était riche. C'est lui qui m'éleva; j'ai perdu ma mère de très bonne heure... C'était un honnête homme, mon père, mais si malheureux!... Malheureux d'exister. Et, à son insu, il se vengeait de ses souffrances sur les autres, sur son fils. J'ai fait mon droit à Paris. Après un an et demi de quartier Latin, je m'épris d'une jeune fille sans fortune, la sœur d'un camarade. J'allai en tremblant demander à mon père la permission de l'épouser. A ma surprise, il acquiesça tout de suite, d'un air de morne indifférence. Quatre mois plus tard, la nouvelle de son suicide interrompait notre voyage de noces, nous appelait à Grenoble, Jacqueline et moi. Nous y apprenions que le jeu, la Bourse, avaient pris à mon père jusqu'à son dernier sou. Les créanciers payés, il ne nous resta rien, — littéralement rien. Je me montrai déplorable: je me suis effondré sous cette brutalité du destin, — alors que ma jeune femme l'acceptait avec un héroïsme silencieux et délicieux. Les femmes sont belles. Une seule personne de la ville nous témoigna de l'intérêt: l'avoué de mon père, Me Dalbeau. Il m'offrit une place de clerc et de très modestes appointements. Pas moyen d'hésiter! La gêne pressait notre ménage de gosses. La gêne, la rapide, la dévorante... En rentrant un jour, à l'improviste, j'ai trouvé Jacqueline, à genoux, qui lavait le parquet. Je reverrai toujours sur l'infâme torchon gris sa main toute petite et charmante... Au lieu de recevoir dans mon cœur cet humble grand exemple, je m'enfonçai, je me roulai dans une amertume sans nom! Les choses s'aggravèrent encore... Nous attendions la naissance de Daniel. Le sentiment que Jacqueline manquerait de confort et de soins faisait de moi, par bouffées, un sauvage!... Un matin, je suis arrivé à l'étude avant l'autre clerc. Et Me Dalbeau n'était pas descendu... Sur la table, le courrier. Une grande enveloppe attira mon attention... Je reconnaissais l'écriture, celle d'un client qui nous envoyait de l'argent à placer. J'étais seul, j'étais près de la table, alors... Je vous ai dit! Le vol fut découvert presque aussitôt et l'enquête menée pendant que je me trouvais en congé au chevet de Jacqueline. Le lendemain de mon retour à l'étude, le patron m'appela: « Mérital, venez donc! » J'entre dans son bureau, je ferme la porte... Il s'était assis, il avait mis son binocle, il me regardait. « Mérital, je quitte le commissaire de police. Vous avez payé ces jours-ci des dettes, réglé des dépenses importantes. Vous le faisiez avec de l'argent volé. Vous m'avez volé une lettre contenant quatre mille francs. » Je n'étais pas un gredin... Je me sentis devenir livide, puis m'empourprer. Je n'ai pas nié... Je n'ai pas répondu. Je me répétais mentalement: « Je ne veux pas qu'on m'arrête. Je vais me tuer. Je vais me tuer comme mon père. » Me Dalbeau reprit: « Je ne vous ferai pas arrêter. Je vous renvoie simplement. J'ai pitié de votre femme et du petit garçon qui vient de naître. » Il y pensait, lui! Comme je ne bougeais pas de place, il ajouta: « Votre faute est particulièrement grave. Vous saviez que je gagnais ma vie péniblement. Moi aussi je suis pauvre, c'est très mal! Allez-vous-en! » Je me suis retrouvé dans la rue, étourdi, perplexe... Pourquoi cet homme ne me faisait-il pas jeter en prison? Je ne comprenais plus... Mais bientôt une pensée impérieuse, dominatrice, unique, s'empara de mon esprit: « Il faut que je rembourse les quatre mille francs. Je ne veux plus vivre que pour rembourser les quatre mille francs. » C'est sous cette forme rudimentaire que la première notion morale a surgi en moi... Nous sommes partis pour Paris. Là, j'ai pu mesurer la différence entre la pauvreté et la misère. Elle existe, la différence! Ah! nos premiers mois de Paris, je ne les souhaite à personne. Vraiment!... Bah! on s'en tire!... Mais quels travaux, quelles besognes!... Renée, j'ai porté des caisses et une fois... Tant pis!... Je désire que vous sachiez toutes choses. Un soir, je descendais l'avenue d'Iéna, après une journée de vaines démarches... Je regagnais notre modeste chambre garnie. Et pas un sou dans ma poche! C'est horrible, vous savez, horrible!... J'étais certain qu'un sourire m'accueillerait, et, d'avance, ce pauvre sourire amaigri me faisait mal... J'ai vu venir une dame qui marchait entre ses deux filles... Leur voiture les suivait. Elles étaient jolies, elles souriaient en causant. Je suis allé tout droit à leur rencontre, sans bien savoir... Mon cœur m'étouffait... Arrivé près d'elles, d'un geste brusque, j'ai tendu mon chapeau en tournant la tête de l'autre côté. Je devais être assez atroce à considérer; j'ai entendu une exclamation, j'ai eu conscience qu'on s'arrêtait, qu'on cherchait une bourse... Cette bourse, cette recherche! Un siècle!... A la fin, une voix fraîche comme la vôtre a prononcé: « Tenez, monsieur! », et quelque chose de lourd est tombé dans le chapeau. Je me suis sauvé sans dire merci. C'était cinq francs. J'ai eu tort de vous raconter ça!

RENÉE. — Je vous aime!

MÉRITAL. — Chut!... Enfin, je rencontre Aubry, mon bienfaiteur, mon véritable père... Je lui dois ma carrière, ma fortune. Je lui dois tout. Je lui dois de vivre! Je suis devenu d'abord son secrétaire, un de ses nombreux secrétaires. Et, le soir, en rentrant, je faisais des copies, à tant la page. Bien souvent, je passais la nuit... Ainsi, j'ai pu amasser petit à petit cent francs... enfin! enfin!... cent francs qui prirent le chemin de Grenoble! Première restitution!... J'ai attendu la réponse avec un trouble indicible et, lorsqu'elle m'est parvenue, mes mains se sont mises à trembler; je n'ai pu ouvrir l'enveloppe qu'au bout de quelques minutes: « Monsieur, j'ai l'honneur de vous accuser réception... *et cætera*... » Un simple reçu! Par paiements successifs, j'ai remboursé... quatorze cents francs. Et puis la fatigue m'a jeté bas. Une méningite s'est déclarée qui m'a tenu au lit cinq mois durant. Dès que je fus rétabli, M. Aubry m'avança une somme: je pouvais m'acquitter complètement! Je voulus porter l'argent moi-même. Je suis arrivé à Grenoble le matin; j'ai trouvé Me Dalbeau assis à son bureau

comme le jour où il m'avait traité de voleur et fait grâce, le jour de mon premier contact avec la bonté. J'ai étalé les billets sur la table: « Voici!... » Tout d'abord, il les a comptés. L'habitude des affaires! Puis il a dit... il a dit: « Mes compliments, Mérital! » Sa figure rayonnait. Pauvre ami, cette rentrée lui faisait plaisir! Et aussi, il était ému. C'était un brave homme! Il s'est levé, approché de moi, il m'a pris par les revers de ma jaquette et il m'a collé sur la joue, un baiser. Tenez, après toutes ces années, je le retrouve à sa place, ce baiser rugueux, ce baiser d'homme, ce gros baiser maladroit, mouillé... Et, pour un peu, l'émotion d'autrefois me remonterait à la gorge. Voyez-vous, mon enfant, c'est immense pour moi ce qui s'est passé ce matin-là dans une pauvre étude aux murs couverts d'affiches... C'est... c'est le plus grand souvenir de ma vie! J'ai posé ma tête sur l'épaule de ce vieil officier ministériel et j'ai sangloté comme un gamin... Taisez-vous, taisez-vous!... Après... Non, ce n'est plus intéressant! Après, j'ai été heureux. (Un grand silence.) Regardez-moi!

RENÉE. — Et vous, regardez-moi, regardez-moi! Je vous aime plus encore! Si votre histoire avait été laide ou médiocre, mon cœur n'aurait pas changé... Mais elle est belle!... Je vois le dur chemin, les dures étapes... C'est l'histoire d'une âme qui ne voulait pas mourir... Je regrette qu'il ne soit pas à moi, votre passé!

MÉRITAL. — Ma petite! ma petite!

RENÉE. — Ah! elle a eu son bonheur, celle qui vivait à votre côté quand vous étiez un pauvre, celle qui a pu vous donner de l'amour pendant cette longue lutte, cette longue réparation, cette longue montée!... Je la jalouse pour la première fois.

MÉRITAL. — Petit cœur généreux!

RENÉE. — Mon cher mari!

MÉRITAL. — Ah! le plus tôt qu'il se pourra! Je me le jure!

RENÉE. — Enfin!

MÉRITAL. — Seulement, Renée, toutes mes pensées vous appartiennent... Je dois vous annoncer une détermination que j'ai prise, assez grave. J'abandonne la politique.

RENÉE. — Qu'est-ce que vous dites?

MÉRITAL. — Il le faut. Sinon je déchois à vos yeux, aux miens, et tout notre avenir est sali.

RENÉE. — Pourquoi?

MÉRITAL. — Je ne peux pas accepter le bénéfice de ce verdict, de mon triomphe, de mon triomphe frauduleux... Car il va se produire par toute la France une réaction en ma faveur, enivrée, enthousiaste. Je les connais, ces reflux!

RENÉE. — Eh bien?

MÉRITAL. — Eh bien, si j'en profitais, je serais un voleur! Et je ne suis pas un voleur!

RENÉE. — Je ne comprends pas! Vous vous êtes défendu contre des ennemis déloyaux...

MÉRITAL. — Un traître et un forban! D'accord! Le coup de Jarnac, il fallait le recevoir ou le donner: je l'ai donné. Et ma conscience ne me reproche rien. Ah! si j'avais été seul, je n'aurais pas agi de même, soyez-en assurée! Cette confession que vous venez d'entendre, je la faisais publiquement, en pleine Cour d'assises... Oui! Et que j'y serais allé joyeusement, à cette audience libératrice! Comme il m'aurait soulagé, ce large aveu devant tous! Comme il me tentait! comme il me tentait!... J'ai bien souffert, Renée, du mensonge de mon silence. Vous le comprenez, n'est-ce pas? Mais je n'existais pas, moi, dans ce débat, ni ma préférence, ni mes élans, ni ma sensibilité!... Je ne devais rien écouter. Je me battais pour d'autres. Mon honneur était l'honneur de mes enfants et de mon parti, l'honneur de mes doctrines... J'avais le devoir de vaincre. Ça y est!... Maintenant, je vais me laver de cette victoire.

RENÉE. — C'est impossible!... Je vous en supplie, rendez-vous compte! Pour tout le monde, votre démission signifiera que...

MÉRITAL. — Mais je ne songe pas à démissionner. Aux élections prochaines, je ne me représenterai pas, voilà tout!

RENÉE. — C'est impossible! impossible!

MÉRITAL. — C'est très facile. Nous avons quinze mois pour inventer un prétexte, et, comme Daniel est menacé dans sa circonscription, je lui céderai la mienne. Il s'élèvera vite! Il a l'étoffe d'un chef.

RENÉE. — Non, non! Ne brisez pas votre carrière! Vous le regretterez tellement! Bientôt le regret vous déchirera!...

MÉRITAL. — Bah!

RENÉE. — Vous verrez!... Vous êtes ambitieux, noblement ambitieux...

MÉRITAL. — Eh bien! s'il me vient parfois un peu de tristesse ou un peu de rage, je vous l'avouerai sur l'heure, humblement. Et vous me donnerez ce beau regard qui console... Non, ma chérie, plus un mot! Soyez égale à vous-même! Comprenez-moi, approuvez-moi!

RENÉE, vaincue. — C'est trop affreux! Et vos idées?

MÉRITAL. — Rien n'arrêtera plus leur marche!

RENÉE. — Et votre gloire?

MÉRITAL. — Ma gloire? (La prenant aux poignets.) Ecoute! Je ne suis plus rien, je ne suis plus qu'un vieil homme politique à la retraite. Et tu m'aimes?

RENÉE. — Oh! oui!...

MÉRITAL. — Mais tu m'aimes d'amour? Tu aimes que je tienne tes mains, que je me penche sur ton visage?

RENÉE, dans un souffle. — Je t'aime.

Elle tend ses lèvres et c'est un long baiser.

MÉRITAL. — Ma gloire, la voilà!... (On frappe. Ils se séparent.) Oui!

Scène VII

LES MÊMES, GEORGETTE

GEORGETTE, qui montre quelque appréhension. — C'est moi.

MÉRITAL, qui se moque. — Vraiment?

GEORGETTE. — Papa, Daniel et Julien demandent si tu veux les voir?

MÉRITAL, surpris. — Mais... volontiers!

GEORGETTE. — Je les appelle!

Scène VIII

RENEE, MERITAL, puis GEORGETTE, DANIEL et JULIEN

MÉRITAL. — Etrange!

RENÉE. — Vous ne leur dites rien de votre résolution?

MÉRITAL. — Jamais! Ils seront dupes comme chacun de la petite fable qu'on imaginera.

RENÉE. — Et il ne faut pas non plus leur parler de nous! Pas encore! Attendons quelques jours...

MÉRITAL. — Ah! vous craignez que Julien...

RENÉE. — Oui, Julien... Et Daniel lui-même! Laissons Moineau les préparer!... C'est mieux!

MÉRITAL. — Bien! (Entrent Georgette, Julien et Daniel dans cet ordre. Daniel a fait passer devant lui sa sœur et son frère qui s'étaient d'abord effacés et dont on voit qu'ils auraient sans peine renoncé à cet honneur. Les enfants de Mérital ont des mines graves.) Quel est ce protocole?

DANIEL. — Je voudrais te dire quelques mots en notre nom à tous les trois.

MÉRITAL. — J'écoute.

DANIEL. — Tout à l'heure, tu n'as pas très bien accueilli nos démonstrations de joie, tu nous as répondu avec colère...

MÉRITAL. — Mais...

DANIEL. — Tu avais raison!... C'était une preuve nouvelle de ta clairvoyance admirable.

MÉRITAL, gêné. — Mon cher garçon...

RENÉE, doucement. — Laissez-le parler!

DANIEL. — Oui, papa, tu as pénétré nos pensées secrètes! Oui, pendant cette crise, nous avons manqué de confiance et de fermeté, et nous sommes, à cette heure, profondément honteux! Te déclarer l'une et l'autre de ces choses nous semble le moyen le plus... le plus honorable de mériter tout au moins ton indulgence.

MÉRITAL, avec effort. — Mes amis...

Mais il ne trouve rien à dire. Il se tait. Un silence. Une gêne pesante.

DANIEL, après avoir consulté du regard sa sœur et son frère. — Un mot encore. Sur un autre sujet... Tu as connu, toutefois, dans ces jours difficiles, une affection très haute, sans défaillance, celle-là. Tu as dû en être touché, comme nous l'avons été nous-mêmes... (Renée se détourne légèrement.) Oh! surtout, ce n'est pas une question déguisée! Nous serions au désespoir de te paraître indiscrets. Tes enfants désirent simplement, mon cher papa, te donner l'assurance que rien... rien au monde, ne saurait leur être plus doux que... qu'un bonheur... un bonheur, quel qu'il soit, dans ta vie. Voilà!... J'espère vivement que notre initiative ne t'aura pas choqué!

GEORGETTE, à son père. — Tu sais, je ne leur ai rien dit!

MÉRITAL, à Renée. — Ils ne sont pas méchants.

RENÉE. — Ils ont votre cœur!

MÉRITAL s'est avancé vers Daniel, mais, arrivé tout près de son fils, il s'arrête, réfléchit une seconde, puis, se retournant vers Renée, prononce. — Renée...

RENÉE, qui s'approche. — Oui...

MÉRITAL. — Embrassez-les.

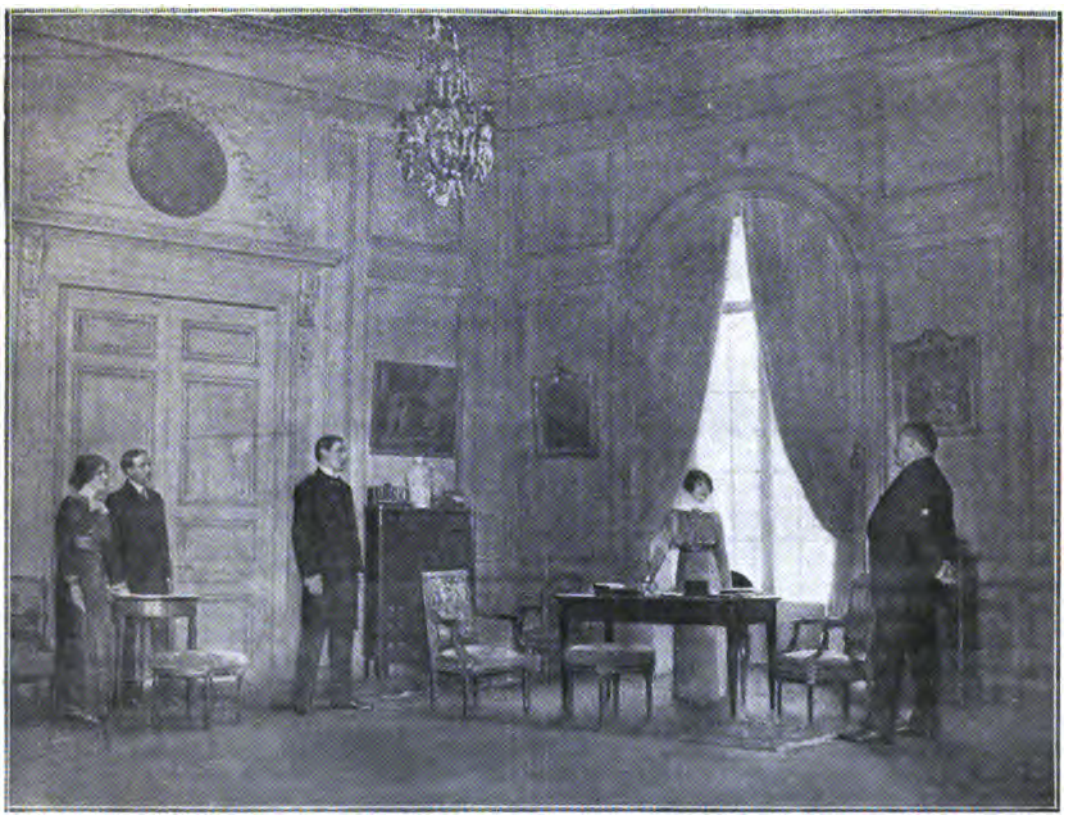
Souriants, un peu intimidés, Daniel et Julien embrassent Renée, puis celle-ci se jette dans les bras de Georgette.

RENÉE. — Moineau!

MÉRITAL, qui, le dos tourné au public, a pris la main de Daniel. — Mon grand garçon... (De la main gauche, il attire aussi à lui Julien.) Mes chers petits...

De ses grands bras, il enveloppe en même temps ses deux fils, et, les serrant contre sa poitrine, les embrasse l'un après l'autre, à plusieurs reprises, longuement.

RIDEAU



Georgette. Julien. Daniel. Renée. Mérital.

Daniel : « *Oui, pendant cette crise nous avons manqué de confiance et de fermeté...* »